

Revue Canadienne

PUBLICATION MENSUELLE

DIRIGÉE PAR UN GROUPE DE PROFESSEURS

DE L'UNIVERSITÉ LAVAL,

MONTREAL

Rédaction : 471, rue LaGauchetière-Ouest

Administration : 185, rue Saint-Denis, MONTREAL, Canada.

L'Origine de l'Homme et les Hypothèses Darwiniennes

I



DES que parut le livre de Darwin (1) (1859), sur l'origine des espèces vivantes, toute l'école des philosophes matérialistes se hâta d'appliquer à l'homme le principe de la sélection naturelle (2). Le maître suivit ses disciples et en 1871 il publia en deux volumes ses hypothèses sur la "Descendance de l'homme" (3).

Avant d'aborder la discussion des idées darwiniennes sur l'origine de l'homme, il nous semble indispensable de donner aussi brièvement que possible, l'explication de ces mots : *évolution*, *darwinisme*, *monisme*, qui reviendront souvent dans le cours de ce travail.

(1) Darwin, Chas. Robert, né à Schrewsbury en 1809, mort en 1882. D'un long voyage, qui dura 5 ans dans l'Amérique du Sud et dans les îles du Pacifique, il rapporta une foule d'observations dont il fit bénéficier le monde savant. Il publia plusieurs ouvrages, dont les principaux, au point de vue que nous traitons, sont :

Notes de voyage, de 1840 à 1843.

Origine des espèces par voie de sélection naturelle, 1859.

La descendance de l'homme, 1871.

L'expression des émotions chez l'homme et chez les animaux, 1873.

(2) Guibert: Les Origines, 3e Ed., p. 174.5.

(3) The descent of man and selection in relation to sex, London. 2 vols.

* * *

Evolution.—L'une des questions qui a le plus passionné l'esprit des savants du siècle dernier et qui préoccupe encore de nos jours tous ceux qui s'adonnent à l'étude des sciences naturelles est celle-ci: comment faut-il expliquer l'apparition des innombrables espèces d'êtres vivants qui peuplent actuellement la terre, ou qui se sont succédé à travers les périodes géologiques et dont on trouve les fossiles jusque dans les couches profondes du sol? (1). Deux systèmes sont en présence: le Créacionisme et le Transformisme.

Le premier, se basant sur la fixité des espèces vivantes, ne voit de réponse à la question proposée que dans l'acte créateur de Dieu, qui serait intervenu directement dans la production de chaque espèce. Le second système prétend qu'à l'origine de la vie sur la terre, il ne dut y avoir qu'un petit nombre d'êtres vivants, peut-être un seul, rudimentaire, imparfait. Ce type, ou ces types inférieurs, en s'adaptant aux milieux géologiques et climatiques, si différents, par lesquels a passé notre planète se seraient transformés dans les espèces supérieures. D'où il suit que tous les animaux vivants, classés par les naturalistes en espèces, en genres, en familles, etc., n'auraient pas été directement créés par Dieu, mais proviendraient de l'évolution, c'est-à-dire de la transformation des espèces; de là les termes: Evolution, Transformisme.

(1) La zoologie classe les êtres vivants qui composent le règne animal en espèces, genres, familles, ordres, classes, sous-embranchements et embranchements.

Certains auteurs divisent le règne animal en deux grands embranchements: Les Vertébrés et les Invertébrés. Les Vertébrés se divisent en Mammifères, Oiseaux, Reptiles, Batraciens et Poissons. Les Invertébrés se divisent en Articulés, Mollusques Rayonnés et Protozoaires. Chacune de ces divisions se soudivise tout à tour en Classes et en Familles nombreuses.

On divise généralement aujourd'hui le règne animal en neuf embranchements: Protozoaires; Coelentérés (ex. éponge); Echinodermes (ex. oursin); Vers; Arthropodes (ex. insecte, écrevisse); Molluscoïdes; Mollusques (escarrot, huître); Tuniciers; Vertébrés (poissons, reptiles, oiseaux, mammifères).

L'idée de l'embranchement est due à George Cuvier, 1769-1832, qui l'inaugura en 1812.

Darwinisme.—Ce système admet le fait de l'évolution comme un fait acquis à la science et il tente d'expliquer selon quelles lois la transformation des espèces a eu lieu. Ces lois sont la Sélection Naturelle, la Lutte pour la vie et l'Hérédité.

Si l'exubérante fécondité des êtres vivants n'était pas contrebalancée, la terre serait bientôt trop petite pour les contenir tous. Ce qui limite et tient en échec cette merveilleuse fécondité, c'est là loi de la concurrence vitale ou de la *lutte pour la vie*: le *struggle for life*. Chaque être est obligé de lutter pour conquérir sa place au soleil. Les mieux doués, les plus forts sortiront vainqueurs tandis que les plus faibles sont destinés à disparaître infailliblement. A chaque génération, la nature fait un choix, *une sélection*. Elle fixe dans chaque être les qualités qu'il a acquises accidentellement et qui peuvent lui être actuellement utiles pour triompher dans la lutte. Les vainqueurs transmettent par l'*hérédité* à leurs descendants les avantages qui leur ont donné la victoire. Ainsi, à chaque génération, la lutte sévit. Ceux qui sont accidentellement les mieux doués triomphent. Aux qualités héritées des ancêtres, ils ajoutent leurs propres avantages et, de la sorte, de génération en génération, les êtres vivants se perfectionnent, s'élèvent lentement, insensiblement, des humbles protozoaires aux superbes mammifères.

Monisme.—Le *darwinisme* se bornait à n'être qu'une question scientifique cherchant à expliquer l'apparition des nombreuses espèces d'êtres vivants, mais sous la plume de Huxley (1) et de Spencer (2) en Angleterre, de Haeckell (3) en Alle-

(1) Huxley, Thomas-Henri, physiologiste, né à Ealing (Middlesex), Angleterre, en 1825. Il a été le biologiste et le vulgarisateur de l'évolution. Son livre: "Place de l'homme dans la nature", dont le matérialisme exagérerait les idées de Darwin son maître, provoqua des répulsions et des enthousiasmes également ardents.

(2) Spencer, Herbert, né à Derby en 1820. Il est le philosophe de l'école évolutionniste. Dans ses ouvrages: (Principes de Psychologie, 2 vols. Princip. de Biologie, 2 vols. Essais...), il a voulu démontrer la relativité de toutes nos connaissances et l'impossibilité de saisir l'absolu et de connaître autre chose que les phénomènes.

(3) Haeckel, Ernest-Henri, biologiste allemand, né à Potsdam, 1834, actuellement professeur de zoologie à Iéna. Il publia de nombreux ouvrages: Histoire de la création naturelle. Anthropogénie, ou étude sur l'évolution de l'homme. Etudes sur les monères. Preuve du Transformisme.

Tous ces ouvrages sont considérablement entachés par l'esprit sectaire et subjectiviste.

magne, de Le Dantec (1) en France, l'évolution devint un système complet de philosophie, visant à donner de l'homme et de l'univers une explication scientifique, matérialiste et définitive:—système de transformisme intégral que l'on oppose au christianisme intégral, ou catholicisme, dans toutes les provinces du savoir et de l'action.

Le *monisme* (du grec *monos*, un seul) réclame comme premier principe l'existence d'un être unique, éternel, improduit: la matière. En dehors de la matière, il n'y a rien; pas de Dieu distinct de l'univers et créateur de l'univers. Tout ce qui existe, tout ce que nous appelons corps, esprit, âme, sensations, pensée, liberté, ne sont que des manifestations multiples de cet être unique. Les individus divers n'ont pas plus de réalité indépendante que les rides, ou les vagues, soulevées par la brise ou les vents à la surface des flots; chaque être humain n'a pas d'existence propre; quand il meurt, tout cesse pour lui, pas de survivance, pas d'immortalité personnelle; c'est la matière qui se replie sur elle-même et qui cesse l'une de ses manifestations fugitives. Tout d'abord dans un état de suprême désordre et de chaos, la matière éternelle a lentement évolué; elle s'est peu à peu organisée et perfectionnée; l'ordre, la beauté de l'univers, l'harmonie des lois qui le régissent, sont sortis de la combinaison fortuite des atômes; la vie a jailli du minéral dans des conditions encore ignorées de la science; les premiers êtres vivants imparfaits, informes, rudimentaires, se sont peu à peu perfectionnés, transformés, élevés jusqu'aux mammifères supérieurs, jusqu'aux singes anthropoïdes, jusqu'à l'homme, qui est à l'heure actuelle le terme et l'expression la plus haute de l'universelle évolution. Et tout cela, toutes ces grandeurs, toutes ces beautés, où l'ordre et l'intelligence resplendissent avec tant d'éclat, tout s'est accompli par hasard, sans le secours d'une intelligence directrice, tout est sorti des transformations aveugles et inconscientes de ce Protée tout-puissant: la matière.

Tel est le système, élaboré surtout par le prophète d'Iéna et

(1) Le Dantec, Félix Alexandre, physiologiste français, né en 1869, actuellement chargé du cours d'embryologie générale à la Sorbonne; il est moniste, matérialiste, athée.

qu'il déclare être le seul *credo* qu'un homme de science, de sens et de courage puisse tolérer de nos jours (1).

Malgré les mots savants dont on cherche à l'envelopper, ce monisme universel "*le dernier mot de la science*" ressemble à s'y tromper au vieux matérialisme panthéistique de l'Inde et de la Grèce, pour qui tout était Dieu: il n'y avait qu'un être: les phénomènes physiques et les phénomènes psychiques, malgré leur distinction apparente, étaient cependant identiques; selon le mot de Taine, la pensée et la matière ne sont que le dedans et le dehors du même être: la matière.

* * *

Ces termes expliqués, 1° nous donnerons l'exposé de l'hypothèse darwinienne sur l'origine de l'homme; 2° nous en ferons la critique tant au point de vue anatomique qu'au point de vue psychologique; 3° nous terminerons par quelques remarques sur l'opposition qui existe entre cette thèse de l'origine bestiale de l'homme et les idées chrétiennes sur le darwinisme et sur l'évolution scientifique.

* * *

Origine de l'homme selon Darwin.—Le naturaliste anglais part de cette observation: si l'on compare l'homme anatomiquement avec les singes anthropoïdes (2) on trouve qu'il y a moins de différence entre eux qu'entre l'anthropoïde et les singes inférieurs, et il en tire cette conclusion: il est donc évident que l'homme et l'anthropoïde descendent d'une même souche, ont eu un ancêtre commun. L'homme actuel n'est qu'un singe antique que la sélection a peu à peu transformé et

(1) Confession de Foi d'un homme de science: Haeckel.

(2) Anthropoïdes (Anthropós, homme. Eidos, forme). Singes les plus semblables à l'homme extérieurement. On compte quatre singes anthropoïdes: L'Orang-Outan, trouvé à Sumatra et à l'île Bornéo; le Chimpanzé, originaire des parties centrales de l'Afrique; le Gibbon, qui vit au midi de l'Asie; le Gorille, qui habite les jungles de l'Afrique équatoriale.

perfectionné. Voici la description que Darwin nous donne de nos progéniteurs anciens: (1) "Les progéniteurs anciens de l'homme étaient "nul doute" jadis couverts de poils; les deux sexes portaient la barbe; leurs oreilles étaient pointues et susceptibles de se mouvoir et leur corps était pourvu d'une queue avec les muscles requis....Le pied, à en juger par l'état du grand orteil chez le fœtus, était alors préhensile; et nos progéniteurs étaient "sans doute" par leurs habitudes des animaux grimpeurs, habitant une contrée chaude et boisée. Les mâles étaient pourvus de grandes canines qui étaient pour eux des armes redoutables" (2).

Le passage (3) de ce singe antique à l'homme actuel s'est fait d'une façon lente, graduelle; le singe à queue devint un singe sans queue; dépourvu du langage articulé, il l'acquiesça peu à peu; grâce à un cerveau plus volumineux dont le gratifia la sélection naturelle, de préférence à ses congénères simiens, il cessa d'être singe pour devenir homme durant les périodes diverses de l'ère tertiaire et de l'ère quaternaire. Laissons parler Haeckel: "L'homme primitif (*Homo primigenius*) se forma durant la période tertiaire par l'évolution des singes anthropoïdes, soit dans la (4) Limurie, soit dans l'Asie du Sud, peut-être aussi dans l'Afrique Orientale. Il ne faut qu'une mince imagination pour se faire une idée de cet homme primitif, con-

(1) The early progenitors of man were no doubt once covered with hair, both sexes having beards; their ears were pointed and capable of movement, and their bodies were provided with a tail, having the proper muscles. The foot, judging from the condition of the great toe in the foetus, was then prehensile; and our progenitors, no doubt, were arboreal in their habits, frequenting some warm forest-clad land. The males were provided with great canine teeth which served them as formidable weapons. Darwin. "Descent of man". Vol. I, p. 206-7.

(2) Cf. Lecomte: Le Darwinisme. Ouvrage excellent, déjà ancien, 1873, publié à Bruxelles et à Paris.

(3) There was an ape in the days that were earlier centuries passed, and his hair became curlier; centuries more gave a thumb to his wrist. Then he was a man, and a Positivist.
Samuel Wainwright: Scientific sophisms append. N. D.

(4) La Limurie, continent hypothétique, que le professeur d'Iéna croit être actuellement enseveli sous les eaux de l'Océan Indien.

jectural. Il aura été très (1) dolichocephale et (2) prognate. La peau était d'une coloration sombre, brunâtre ou noirâtre. Les bras étaient proportionnellement plus longs et plus forts; les jambes au contraire plus courtes et plus grêles avec des mollets tout à fait rudimentaires. L'attitude n'était qu'à demi verticale et les genoux étaient fortement ployés". *Haeckel*. On le voit, rien ne manque: hormis les preuves. Les darwinistes de nos jours n'ont ajouté que de maigres détails à ces descriptions fantaisistes des maîtres. On a appelé (3) Pithecanthrope cet être hypothétique, à moitié singe, à moitié homme, qui s'est fait homme complet durant les ères tertiaire et quaternaire (4).

(1) Dolichocephale (dolikhos, long. kephalè, tête) au crâne allongé devant et en arrière.

(2) Prognate (pro, en avant; gnathos, mâchoire) dont les mâchoires sont proéminentes, comme chez le singe.

(3) Pithécanthrope (de deux mots grecs: singe homme).

(4) Il sera utile, pour suivre les développements ultérieurs, de rappeler quelques notions générales de Géologie.

La Géologie a pour objet l'étude de l'écorce terrestre. L'intérieur de la terre est à l'état incandescent. Autour du noyau central, une première couche de roches cristallines (granitique) s'est originairement formée par refroidissement. Sur cette première assise, se déposèrent les terrains primitifs, appelés "azoïques" parce qu'ils ne contiennent aucune trace d'êtres vivants. Depuis cette époque lointaine jusqu'à nos jours, l'ensemble des terrains portent le nom de sédimentaires, du latin, *sedere*, s'asseoir, parce qu'ils sont formés par la précipitation des substances en dissolution dans les mers primitives, substances qui se déposèrent lentement en couche successives.

Les géologues divisent les terrains sédimentaires en quatre ères, d'après les pierres et les fossiles qu'ils renferment: Primaire, Secondaire, Tertiaire, Quaternaire. Nous vivons dans l'ère quaternaire. Chaque ère se divise en périodes et chaque période en époques. On nomme "préhistoriques" les temps qui se sont écoulés avant l'époque où l'histoire prend possession des peuples. Les époques de l'ère quaternaire se distinguent les unes des autres d'après les instruments dont l'homme s'est servi: instrument de pêche et de chasse, de plus en plus parfaits, de plus en plus simples, silex éclatés et retouchés jusqu'aux oeuvres de bronze et de fer. L'histoire de l'Europe occidentale se déroule dans les âges du bronze et du fer. La première partie du Quaternaire est remarquable par l'extension et le recul des glaciers, plusieurs fois répétés.

—Quant aux *facultés mentales ou psychiques*, qui distinguent toutes les races humaines et qui creusent un abîme entre l'homme et l'animal, elles ne sont que les produits de la sélection naturelle opérant sur les facultés inférieures de l'animal,

Geologie.	Terrains sédimentaires.	Ere Quaternaire.	—	Peri. Moderne.	{ Métaux { Fer Bronze de la Pierre polie.	"Faunes" — Homme —
			—	Période Glaciaire: (pierre taillée).		
		E. Tertiaire.	—	Pliocène. Miocène. Oligocène. Eocène.—	{ Oolitique. Liassique.	Mammifères — Reptiles. —
			—	E. Secondaire.		
		—	E. Primaire.	Permien Carboniferien Devonien Silurien Cambrien	{ Poissons. —	
Terrains Primitifs—(Azoïques).— Noyau central incandescent.—						

Les divisions de l'Epoque glaciaire sont nommées d'après les lieux en France où l'on a étudié les gisements de cette époque: Grotte de la Madeleine (Dordogne). Solutré (Saon & Lr.) Grotte de Moustier (Dordogne). St. Acheul (Somme).

Pliocène.—Espèces actuelles plus nombreuses que dans la miocène.

Miocène.—Les espèces actuelles sont moins nombreuses que dans le pliocène.

Oligocène.—Un petit nombre des présentes espèces.

Eocène.—Aurore, commencement des espèces actuelles.

Crétacique.—Terrains contenant les gisements de craie.

Jurassique.—Étudiés dans le Jura.

Liassique du mot anglais: lias, gisement.

Oolitique.—Pierres ressemblant aux oeufs de poissons.

Triassique.—Gisement formé de trois couches (tria).

Permien.—Étudié dans le duché de Perm: Russie.

Carboniferien.—Contenant les lits de charbon.

Devonien.—Étudié dans le Devonshire, Angleterre.

Silurien.—De Silures, ancienne tribu du Pays de Galles.

Cambrien.—De Cambria, nom latin du Pays de Galles.

les perfectionnant, les transformant et les élevant peu à peu jusqu'au niveau des facultés que nous possédons actuellement. L'homme a dû apparaître sur la terre dans un état intellectuel bien inférieur à celui des sauvages les plus dégradés. D'abord privé du langage articulé, ce n'est qu'après de longs siècles d'évolution qu'il a pu transformer ses cris et ses hurlements bestiaux en parole humaine. Dès lors, il est évident que les facultés intellectuelles de l'homme ne sont pas d'une autre nature que celle des animaux; elles ne s'en distinguent que par un plus haut degré de perfection (1). Darwin reconnaît cependant que la différence qui existe à cet égard entre l'homme et l'animal est immense (2). Pour Haeckel, elle n'est que *mince*.

Quant aux *sentiments religieux*, Darwin n'y voit que le développement graduel de la croyance primitive, vague, ignorante, aux agents invisibles: et cette croyance ne serait probablement elle-même que le résultat de rêves mal interprétés, le produit d'une hallucination. Les bêtes ne sont pas entièrement dépourvues de sentiments religieux, selon lui; en voici la preuve. Son chien reposait un jour d'été devant lui quand le vent vint à faire remuer un parasol ouvert tout auprès; la bête se mit aussitôt à grogner. Pourquoi ces grognements? C'est que, pense Darwin, le chien avait reconnu la présence d'un agent vivant et inconnu. Il croyait donc aux esprits!... (3). La croyance primitive des sauvages en l'existence d'êtres spirituels et invisibles étant ainsi expliquée, de là à la croyance en l'existence d'un ou de plusieurs dieux, le passage est facile.—Quant à la dévotion religieuse, elle n'est que le développement des

(1) The difference in mind between man and the higher animals, great as it is, is certainly one of degree and not of kind. Darwin. Desc. V. 1, p. 105.

(2) Lecomte: Le Darwinisme, p. 201, 202, s.s.

(3) He must, I think, have reasoned to himself in a rapid and unconscious manner, that movement, without any apparent cause, indicated the presence of some strange living agent, and no stranger had a right to be on his territory. Descent. V. I, p. 67.

sentiments d'attachement, de crainte... que l'on peut observer chez le chien (1).

Le sens moral, le sentiment du devoir, qui caractérise toutes les races humaines, n'a pas d'autre origine, il n'est que la transformation de certains instincts sociaux que l'on rencontre parmi les animaux. Lorsque nos ancêtres simiens, vivant en tribus nomades, s'aperçurent que certaines actions étaient utiles à la société, pouvaient bien leur donner la victoire dans la lutte pour la vie, et que d'autres actions lui étaient nuisibles, ils pratiquèrent les premières, ils omirent les secondes. La sélection fixa ces distinctions et l'hérédité les transmit aux descendants. Le bien et le mal c'est ce qui est utile ou nuisible à la société.

* * *

—Après ce rapide résumé de la thèse darwinienne sur l'origine de l'homme, nous allons exposer au lecteur quelques arguments qui militent contre elle. L'homme, nous disent les darwinistes, n'est qu'un singe que la sélection a lentement transformé et, pour prouver leur thèse, ils font appel à trois genres d'arguments : à la ressemblance qui existe entre l'homme et cet animal ; à la géologie dont les couches superposées du tertiaire et du quaternaire renfermeraient les preuves du passage insensible du singe à l'homme ; enfin, considérant les tribus sauvages, qui existent à l'heure actuelle, comme des arriérés, à mi-chemin entre l'animalité et la civilisation, ils prétendent que les sauvages sont des êtres que la sélection développe peu à peu, que toutes les races blanches ont été ce qu'ils sont aujourd'hui et que si nous sommes plus civilisés, c'est uniquement parce que les circonstances nous ont favorisés.

Nous examinerons chacune de ces assertions en nous mettant

(1) "We see some distant approach to this state of mind, in the deep love of a dog for his master, associated with complete submission, some fear, and perhaps other feelings. Professor Braubach goes so far as to maintain that a dog looks on his master as on a god. Darwin, Desc. V. I, p. 68.

Lecomte-Darwinisme: P. 205-6.

uniquement au point de vue philosophique et scientifique.

Différences anatomiques entre l'homme et le singe.—Personne n'a jamais songé à révoquer en doute les ressemblances multiples entre l'espèce humaine et les espèces simiennes. Il y a une foule de caractères qui nous sont communs avec les mammifères inférieurs et même avec tous les vertébrés: "La chair de l'homme n'est point d'une autre nature que celle de l'animal, la forme organique est semblable, les organes profonds sont à peu près identiques, les membres extérieurs ne diffèrent que par leur mode d'adaptation, le plan de structure est le même chez l'homme et chez les vertébrés. Chez les animaux et chez l'homme, fonctions, passions, appétits se ressemblent." (1). Les détails nombreux de similitude invoqués par Darwin ne sont encore que fort peu de chose en comparaison de tout ce que contiennent les grands ouvrages d'anatomie comparée. Quant aux divergences profondes, si importantes aux yeux des naturalistes les plus distingués qu'elles suffisent pour classer l'homme dans une espèce à part, les darwinistes se gardent généralement d'en souffler mot. Taire tout ce qui est défavorable à leur thèse favorite, exagérer ce qui semble lui être favorable, affirmer crânement des choses inobservées et inobservables: c'est là une tactique en honneur dans leurs rangs.

Dans un discours prononcé à Toronto, en août 1897, devant la section qu'il présidait au congrès de l'Association Britannique pour l'avancement des sciences, un physiologiste anglais, Sir William Turner, se plaint de ces manoeuvres des darwinistes: "Depuis un quart de siècle, dit-il, on s'efforce de faire ressortir toutes les ressemblances qui existent entre l'homme et les animaux, spécialement les anthropoïdes, en négligeant toujours les différences" (2).—Huxley (3) lui-même nous dit que chaque os du gorille porte une empreinte par laquelle on peut

(1) Guibert: Les origines de l'homme. Revue pratique d'Apologetique. 1 Fév. 1908.

(2) De Nadaillac: L'homme et le singe. T. I.

(3) Huxley: La place de l'homme dans la nature, pp. 79-80.

le distinguer, dans la création actuelle, de l'os humain correspondant. Aucun être intermédiaire ne comble l'abîme qui sépare l'homme du (1) troglodyte. Nier cet abîme serait aussi blâmable qu'absurde. Remarque excellente, mais que Huxley et *a fortiori* ses disciples se gardent de mettre en pratique. En vertu de ressemblances, bien minimes en comparaison des différences, comme nous espérons le montrer, "on nous affirme, dit M. le marquis de Nadaillac, que nous sommes descendus d'ancêtres inconnus, descendus eux-mêmes de pères plus inconnus encore, et tout cela à des époques dont nous ne savons rien et dont nous ne pourrions jamais rien savoir" (2).

Station verticale.—La première distinction, que tous, ignorants et savants, peuvent constater entre l'homme et le singe, quel qu'il soit, c'est la station verticale.

L'homme est essentiellement un animal marcheur. Tous les singes au contraire sont des animaux grimpeurs. Dans les deux groupes tout l'appareil locomoteur porte l'empreinte de ces destinations différentes: les deux types sont parfaitement distincts (3). De là, une distinction profonde entre les systèmes musculaires de l'homme et du singe, entre le squelette humain et celui du singe. Les membres, la tête, le tronc, le bassin, jusqu'aux viscères portent chez l'homme l'empreinte du marcheur. Le pied suppose la station verticale: il est absolument plantigrade, reposant dans la marche sur sa face inférieure; au contraire, il s'en faut de beaucoup que les "extrémités postérieures d'un singe présentent ces caractères: ce sont des mains nécessaires aux grimpeurs" (4). "De tous les êtres

(1) Troglodyte (grec: trôglé, caverne; duein, entrer), peuples sauvages habitant les cavernes.

(2) De Nadaillac: L'homme et le singe. I, p. 18.

(3) De Quatrefages: Rapport sur les progrès de l'anthropologie. Quatrefages de Bréau (Jean-Louis de), naturaliste français, 1810-1892. Professeur d'anthropologie au muséum.

Ses livres (L'espèce humaine. Chas. Darwin et ses précurseurs français, etc.) font autorité à l'étranger comme en France. Il fut le principal adversaire du Darwinisme.

(4) Lecoimte: Opus. cit., p. 230.

de la création, l'homme *seul* est organisé pour la station verticale; seul il marche naturellement debout; c'est là un caractère essentiel qui le sépare nettement de tous les animaux" (1). De même, Karl Vogt, l'un des plus ardents et des plus savants partisans du Transformisme, dit que la marche verticale est un attribut essentiel de l'homme, attribut qui le distingue des bimanés et de tous les autres êtres (2). Enfin, Sir William Turner, que nous avons cité plus haut, donne la station verticale comme un des caractères les plus importants du règne humain, et cette posture, ajoute-t-il, n'est le résultat ni de l'éducation ni de changements successifs, mais bien une des particularités constitutives de la charpente humaine. Bien avant tous nos illustres contemporains, le poète latin, dans ses beaux vers, avait noté cette attitude si noble de l'homme, portant le regard élevé vers le ciel, tandis que tous les animaux sont courbés vers la terre :

Pronaque cum spectent animalia caetera terram,
Os homini sublime dedit, coelumque tueri
Jussit et erectos ad sidera tollere vultus (3).

Ce seul caractère de la station verticale, au jugement des anatomistes les plus compétents, suffit à mettre entre l'homme et l'anthropoïde une barrière plus élevée que toutes celles qui existent entre ce singe et tous ses congénères inférieurs, contrairement à la formule si chère à Huxley: qu'il existe moins de différence entre l'homme et les singes supérieurs qu'entre ceux-ci et les singes inférieurs.

Le Crâne.—M. Aeby, savant suisse, voulut contrôler par l'expérience, en ce qui regarde le crâne humain et celui du singe,

(1) Godron: De l'espèce et des races. II, p. 119.

(2) Karl Vogt, naturaliste allemand, 1817-1898. Exilé à cause de ses opinions politiques; il vécut surtout en Suisse. Il fut chargé de la chaire d'anatomie comparée et de zoologie à l'Université de Genève. L'un des biologistes les plus distingués du XIXe siècle. Quoique partisan du Darwinisme, il a toujours protesté contre la tendance à transformer en dogmes des hypothèses qu'il regardait comme transitoires.

(3) Ovide: *Metamo.* L. I.

l'assertion de Huxley. Il étudia le crâne chez toutes les races humaines ainsi que chez un grand nombre de singes et de mammifères inférieurs. Son travail renferme des milliers de mesures. Or, loin d'arriver au même résultat que le naturaliste anglais, Aeby déclare catégoriquement faux les rapprochements qu'on a affirmés entre l'homme et le singe, en ce qui concerne l'anatomie comparée de la boîte crânienne. Le crâne du singe anthropoïde se rattache, sous tout rapport, d'une manière incomparablement plus étroite à celui de ses alliés naturels, et même à celui des mammifères inférieurs, qu'à celui de l'homme. Les crânes les plus dégradés sont tellement éloignés, à tous égards, des crânes simiens les plus élevés, qu'on ne peut affirmer sans fausser la vérité que l'homme, sous ce rapport, se rapproche plus des anthropoïdes que ceux-ci des singes inférieurs (1). Comment les darwinistes répondent-ils aux recherches et aux conclusions d'Aeby? Comme ils en ont l'habitude, chaque fois que les faits viennent contredire leur théorie: par un silence des plus respectueux. (2).

Développement comparé de la tête.—Nous venons de dire quelques mots sur la constitution du crâne chez les adultes, maintenant si nous faisons une étude comparée du développement de la tête—crâne et cerveau—chez l'homme et chez le singe, nous arriverions à des conclusions absolument inconciliables avec les principes fondamentaux du Darwinisme.

C'est, en effet, un principe essentiel de la théorie que l'homme et le singe anthropomorphe, procédant tous deux d'une souche simienne commune, doivent se développer d'une façon uniforme, du moins dans les commencements de leur formation réciproque. Or les faits les mieux observés, et jamais niés par les partisans des hypothèses darwiniennes, démontrent que chez l'homme et chez le singe le développement de la tête se fait d'une façon *inverse*. Que le lecteur tire la conclusion légitime.

(1) Lecomte, p. 238, ss. Opus citatum.

(2) Sir William Turner donne comme capacité crânienne moyenne de l'Européen 1500 centi. cubes.

Pour 50 mesures de cerveaux écossais, il donne une moyenne de 1493 c.c. Le plus grand 1770 c.c. Le plus petit 1240 c.c.

Ainsi, tandis que chez l'homme, la capacité du crâne depuis l'enfance jusqu'à l'âge adulte augmente énormément afin de loger un cerveau de plus en plus volumineux, chez le singe, au contraire, la capacité crânienne aux différents âges diffère peu. Chez l'homme, le développement de la tête a lieu dans le sens de l'évolution des facultés intellectuelles; chez le singe, dans le sens de la force physique, des facultés violentes de la brute, vers la mastication et l'abrutissement. Cette expression bestiale se montre chez le singe de plus en plus marquée avec l'âge, parceque, tandis que les os de la face et les maxillaires s'agrandissent toujours jusqu'à l'état adulte, la boîte crânienne ne cesse de devenir proportionnellement plus petite. Chez l'homme, la croissance du système osseux de la face et du crâne se fait simultanément et proportionnellement (1).

Les remarques que nous faisons sur le développement de la face et du crâne sont encore plus convaincantes quand il s'agit de l'évolution comparée du cerveau chez l'homme et chez le singe. Selon Gratiolet, qui s'est tout particulièrement occupé de ces matières, ce développement se fait d'une façon inverse. Ses observations ont fait l'objet de communications à la Société d'Anthropologie et à l'Académie des Sciences, et d'une conférence à la Sorbonne (2). A l'état adulte, le cerveau de l'homme, quoique beaucoup plus volumineux, est semblable à celui du singe. Or, dit Gratiolet, c'est là une loi sans exception, en histoire naturelle, que le semblable se développe d'une manière semblable. Toute exception à cette règle constitue une anomalie sans exemple, un véritable prodige. Or, ce prodige est réalisé par l'homme. Dans le cerveau des singes, les plis apparaissent d'abord sur les lobes inférieurs et en dernier lieu sur les lobes frontaux. Dans l'homme, c'est l'inverse qui a lieu; les plis frontaux apparaissent les premiers, les plis inférieurs se forment en dernier lieu. Il en résulte des différences perpétuelles dans la vie foetale, et l'homme, à cet égard, se

(1) Lecomte: Op. cit., p. 268 s.s. M. Lecomte cite au long les expérimentateurs eux-mêmes: Pruner-Bey, Bianconi, Dumortier, Aeby.

(2) Gratiolet, Louis-Pierre, physiologiste français, 1915-65. Professeur d'anatomie comparée: il s'est surtout occupé du cerveau.

présente comme une irrésoluble exception (1). Le cerveau humain différera d'autant plus de celui du singe qu'il sera moins développé. Ces faits ont une importance capitale contre la thèse darwiniste. Darwin avait formulé ce principe, accepté par tous ses disciples: si l'on considère deux espèces animales qui dérivent d'un progéniteur commun (comme l'homme et l'anthropoïde), quelque différents que puissent être les individus arrivés à l'état adulte, ils parcourront les premières phases de leur développement d'une manière tout à fait semblable.

Or, dans le cas présent, le développement cérébral chez l'homme et le singe anthropoïde est tout à fait dissemblable; il est même inverse. La théorie se trouve donc encore en contradiction avec les faits, et sur un point qui lui est essentiel (2).

(1) Gratiolet: Revue des cours scientifiques. I. 191.
Ib. M. Lecomte: 272, 273 s.s.

(2) L'étude comparée du cerveau a donné un grand nombre de résultats, dont quelques uns pourraient intéresser le lecteur.

Poids moyen du cerveau chez les Européens:
1534 gr. pour 424 Anglais de 20 à 60 ans. Boyd.
1539 gr. pour 167 Français. Broca.
1368 gr. pour 460 Allemands. Bischoff.

Poids moyen chez la race blanche: homme 1410 gr.; femmes 1262. Wagner.
Selon Huschke chez la race blanche: hommes 1424 gr.; femmes 1272.

Gratiolet fixe à 900 grammes le poids minimum du cerveau d'un homme sain. Même alors il dépasse du double celui de l'anthropoïde le plus élevé:
Poids moyen: Gorille 425 gr.; Chimpanzé 384; Orang 352.

Bischoff cite trois cerveaux de Fuegiens, race très dégradée: l'un appartenant à un homme pesait 1430 gr. les deux autres appartenant à des femmes pesaient 1340 et 1335 gr.: poids supérieur à la moyenne européenne.

De Nadaillac: L'homme et le singe, p. 13, 14.

Rythme de la croissance cérébrale d'après Boyd.

A la naissance de l'enfant: poids moyen 331 gr.
A 3 mois, 493 gr.
De 3 à 6 mois, 603 gr.
De 6 à 1 an, 777 gr.
De 1 an à 2 ans, 942 gr.
De 2 ans à 4 ans, 1097 gr.
De 4 ans à 7 ans, 1140 gr.
De 7 ans à 14 ans, 1302 gr.
De 14 ans à 20 ans, 1374 gr.
De 20 ans à 30 ans, 1366 gr.
De 30 ans à 40 ans, 1357 gr.
De 40 ans à 50 ans, 1352 gr.
De 50 ans à 60 ans, 1343 gr.
De 60 ans à 70 ans, 1315 gr.
De 70 ans à 80 ans, 1289 gr.
De 80 ans à 90 ans, 1282 gr.

Farges: Le Cerveau: l'Âme, p. 145.

La nudité du corps humain.—La couverture pileuse est une protection précieuse pour le corps: elle existe dans toute la série des mammifères depuis les marsupiaux jusqu'aux singes inclusivement. Comment se fait-il qu'elle ait disparu du corps humain? S'il est vrai que la sélection fixe chez les individus toute modification utile, qu'ils transmettent par l'hérédité à leurs descendants, si, d'autre part, nous descendons d'ancêtres simiens qui certainement possédaient cette couverture velue, voici le Darwinisme acculé de nouveau dans une impasse dont il ne peut logiquement sortir. Bien plus, non-seulement les Darwinistes ne peuvent apporter de réponse satisfaisante à cette difficulté, mais s'ils s'en tenaient à leurs principes, ils devraient dire que c'est le singe qui descend de l'homme et non l'homme du singe. En effet, si nous descendons d'ancêtres velus, rien ne peut expliquer la disparition de ce caractère chez nous: au contraire, si le singe velu descend d'un être à peau nue, on peut s'expliquer comment la sélection, qui travaille pour le bien des individus et des espèces, aurait peu à peu fixé cette précieuse modification chez lui (1).

Avant de terminer ce premier article, qui a pris des proportions que nous n'avions pas tout d'abord prévues, nous critiquerons, toujours au point de vue scientifique, les arguments principaux que les darwinistes font valoir en faveur de leur théorie.

Argument embryologique.—Bon nombre de darwinistes font grand cas de cet argument et lui attribuent une efficacité souveraine. Voici en quoi il consiste. "Durant le développement de l'embryon, l'organisme humain suit à peu près la même marche que suivent les organismes des animaux supérieurs. Il traverse des phases durant lesquelles il présente des traits de ressemblance avec des états qui demeurent permanents chez

(1) A cet argument, Russell Wallace en ajoute d'autres pour démontrer que le Darwinisme, c. a. d. l'évolution des espèces par la sélection seulement, est insoutenable.

Wallace, Alfred-Russell, né à Usk, Anglet., 1822, est le co-fondateur de l'évolution par sélection. Mais, appréciant à leur juste valeur les objections faites au Darwinisme, il prétend que le corps de l'homme n'a pas pu être produit sans l'intervention d'une cause intelligente, supérieure à l'homme. "Contribution to the theory of Neutral Selection." 180.

certain animaux. On voit même certains organes se développer temporairement pour disparaître avant la fin de la période embryonnaire (1), tandis qu'ils demeurent permanents dans les groupes inférieurs: tels sont les corps de Wolf correspondant aux reins des poissons; la deuxième crosse aortique qui ne commence à persister que chez les reptiles; le duvet laineux qui au 6e mois revêt l'embryon tout entier, sauf sur la surface inférieure des mains et des pieds, ce qui est analogue à la toison persistante de certains mammifères (2). De ces observations, les darwinistes tirent cette loi: le développement embryonnaire prouve que chaque individu, durant son évolution embryologique, retrace d'une façon abrégée les stades par lesquels a passé son espèce durant le cours de sa transformation à travers les siècles; ou bien, en termes plus savants: "La série ontogénique correspond à la série phylogénique" (3). Selon les darwinistes, il n'y a qu'une explication possible de ces faits: c'est qu'ils supposent et prouvent l'évolution, la transformation des espèces inférieures dans les supérieures.

Sans doute, ces phénomènes que présente l'embryologie, sont remarquables, impressionnants; cependant, il n'est pas facile de voir comment les phases du développement embryonnaire doivent nécessairement être une preuve de l'évolution des espèces. En effet, si cet argument prouvait nécessairement l'évolution, tous les vivants devraient présenter les mêmes phénomènes durant leur état embryonnaire, car la loi de l'évolution est universelle. Or, comment se fait-il que les plantes supérieures (les dicotylédons), durant le développement de la semence, ne parcourent pas les phases propres aux végétaux inférieurs? Est-ce que la loi souveraine, absolue, de l'évolution admettrait des exceptions pour les plantes? Si l'embryon humain, avant de parvenir à son entier développement, présente

(1) L'Embryologie: Science qui traite du développement des organismes, depuis l'état d'oeuf ou de spore, jusqu'à l'état adulte.

(2) Guibert: Les origines: 200, 201.

(3) Ontogénie, développement de l'individu.
Phylogénie, développement de l'espèce.

certaines états, propres à des animaux inférieurs, chez lesquels ils sont permanents, la raison n'en est-elle pas que ces états sont nécessaires à la vie de l'embryon aux différents stades de son évolution? Voilà tout; il n'est pas nécessaire d'associer ces états embryonnaires avec certaines considérations intellectuelles qui faussent le jugement et brouillent la limpidité du regard. Karl Vogt, l'une des têtes dirigeantes du mouvement évolutionniste, malgré son enthousiasme pour la théorie, admet dans les termes suivants, l'inefficacité de l'argument embryologique pour appuyer la théorie: "On a admis comme une loi fondamentale en biologie que le développement embryonnaire de l'individu n'était que la reproduction abrégée du développement de la race. Cette loi que j'ai crue longtemps fondée sur les faits est absolument et radicalement fausse. Une étude approfondie de l'embryologie nous a prouvé que l'embryon se développe selon des conditions qui lui sont propres et très différentes des conditions nécessaires à la vie des adultes." (1).

Si le cadre de cette revue nous le permettait, nous exposerions bon nombre de faits incompatibles avec les principes darwiniens à propos de la soi-disant loi, basée sur le développement de l'embryon (2).

Le professeur Milnes Marshall, dans un compte-rendu du livre d'Haeckel "Anthropogénie" (genèse de l'homme), flétrit dans les termes suivants les exagérations et les hautes fantaisies du professeur d'Iena. Il fait d'abord remarquer que pour décrire le développement embryologique de l'homme, Haeckel se sert d'une foule d'observations faites sur les chiens, les porcs, les lapins, les poulets, etc., puis il ajoute: "Celui qui s'en rapporterait aux descriptions du Professeur Haeckel aurait une idée entièrement erronée sur l'embryologie humaine. Je regrette profondément que l'on permette d'imprimer un livre de 900 pages, sous un semblable titre, dans lequel on donne une des-

(1) Karl Vogt, cité par M. de Quatrefarges: Les Emules de Darwin, p. 13. V. II.

(2) John Gérard: The old riddle and the newest answer; phenomena of embryology, pp. 192, 195.

cription de l'embryon humain, si imparfaite et si erronée". —*Nature—London—March. 24 1892.* Enfin, Huxley lui-même fit remarquer à ses amis qu'il ne fallait pas accorder trop de confiance à cet argument fondé sur l'embryologie. Pour prouver le Darwinisme, il se fondait surtout sur l'étude des fossiles renfermés dans les couches du sol : c'est l'argument paléontologique (1), dont il sera aussi question en son lieu (2).

Les organes rudimentaires.—Il existe dans le corps humain des organes apparemment inactifs et inutiles et qui chez certains animaux jouent un rôle actif plus ou moins important. Darwin cite, par exemple, les muscles moteurs du pavillon auditif, les restes de la membrane nictitante si bien développée sur l'oeil des oiseaux, le système pileux (3) . . . Voici comment raisonnent les darwinistes. L'existence chez l'homme de ces organes atrophiés ne peut s'expliquer que par une supposition. Ces mêmes organes existaient à l'état parfait et actif chez nos ancêtres animaux. En raison des formes nouvelles que la sélection donna à notre corps, ces organes devinrent inutiles pour nous et ils s'atrophierent. Haeckel est certain que l'existence de ces organes chez nous ne peut recevoir d'autre explication. Ils sont pour lui une preuve évidente qu'aucun être intelligent n'a présidé à l'organisation de la nature : "La *Dystéléologie* ou théorie du hasard, nous dit-il lui-même, est le nom que j'ai donné à la science des organes rudimentaires. La seule existence de ces organes est un argument suffisant pour réfuter la conception dualistique (4) de l'univers et pour établir solidement la philosophie moniste." *Haeckel: Histoire de la Création naturelle* II. p. 353.

A propos de ces paroles, Huxley son ami, fait les remarques suivantes. Le professeur Haeckel vient d'inventer un mot nouveau, la *Dystéléologie*, qui désigne l'étude du hasard dans

(1) *Paleontology*: science des vivants disparus (grec: palaios, ancien — ontos, être).

(2) John Gerard: opus cit. p. 197.

(3) Guibert: *Origines*, p. 201.

(4) Le dualisme admet l'existence de la matière et de l'esprit et leur distinction: l'existence de l'âme distincte du corps: l'existence de Dieu auteur du monde. — Le monisme (voir plus haut).

l'organisation du monde, hasard qui se manifeste clairement dans l'existence de ces nombreux organes inutiles qu'on trouve dans les êtres vivants. Pour moi, ces organes rudimentaires me placent dans l'alternative que voici: ou bien ces organes sont inutiles et alors la sélection aurait depuis longtemps dû les faire disparaître; ou bien ils sont utiles à l'organisme, et alors la *Dystéléologie* tombe dans le vide (1)".

Plus tard, le même Huxley fera remarquer que les découvertes relatives à la glande Thyroïde (2), que l'on avait longtemps crue inutile, devraient servir d'avertissement pour tous ceux qui font appel aux organes rudimentaires pour prouver le Darwinisme.—“Les paléontologistes, dit-il, feraient bien d'apprendre avec plus de soin cet art vraiment scientifique “*Ars artium*”, de savoir dire à propos: “Je ne sais pas.” (3)

Terminons cet article en citant les paroles d'un homme connu du monde savant, plus particulièrement au Canada puisqu'il était il n'y a pas encore longtemps l'un de nos concitoyens montréalais (4), M. Dawson: “Je ne sais rien de plus contraire à la science, de moins favorable au progrès, que la promulgation de ces doctrines dogmatiques, comme celles que l'on prétend nous imposer”.

Leonidas Perrin, p. o. o.

(1) “There can be little doubt that the mammary gland was as apparently useless in the remotest male mammalian ancestor of man as in living man, and yet it has not disappeared. Is it then still profitable to the male organism to retain it? Possibly; but in that case its dysteleological value is gone.... Huxley.—The academy 1869. Reprinted in critics and addresses.

(2) La glande Thyroïde est placée dans la gorge: des expériences chirurgicales vinrent prouver qu'elle n'est pas inutile à l'organisme. L'ablation de cette glande entraîne un état voisin du crétinisme.

(3) Gerard: op. cit., pp. 191, 192.

(4) Président de l'Association américaine pour l'avancement des sciences. Session tenue à Minneapolis, 1863.

Le Cardinal Richard



UR la terre canadienne, il y aura toujours des gens qui s'intéresseront aux choses de France. Puisque l'Eglise du Canada est fille de celle de notre ancienne mère-patrie, les Canadiens français suivront toujours d'un oeil sympathique les joies ou les tristesses des catholiques de là-bas. C'est une raison à la REVUE CANADIENNE de s'incliner devant le deuil récent de l'Eglise de France et de dire le chagrin qu'a causé ici, la descente au tombeau de l'archevêque de Paris, l'Eminentissime cardinal Richard. Par l'intérêt que ce prince de l'Eglise porta toujours aux choses canadiennes—ceux qui causaient avec lui en furent souvent témoins—il a mérité assurément que sa mémoire reste parmi nous en bénédiction (1).

(1) Plus d'une fois, en effet, comme l'insinue ici notre collaborateur, le cardinal Richard manifesta aux Canadiens sa sympathie. On nous rappelait récemment la façon tout aimable avec laquelle Son Eminence reçut, à son archevêché, en 1894, les pèlerins canadiens de Lourdes et de Rome, que lui présentait M. le chanoine Racicot, aujourd'hui Mgr Racicot. Et nous avons souvenance de l'avoir entendu parler, en termes émus, de la foi des Canadiens et de leur fidélité aux traditions françaises, dans une circonstance bien solennelle à Rome, au Collège Canadien. Les supérieurs de notre collège national à Rome recevaient ce jour-là — 2 mars 1893 — veille de l'anniversaire du couronnement de Léon XIII, avec plusieurs évêques et prélats, les trois premiers dignitaires ecclésiastiques de France, d'Angleterre et d'Irlande, les successeurs de saint Denis, de saint Anselme et de saint Patrice, sur les sièges de Paris, de Westminster et d'Armagh: Leurs Eminences Nos Seigneurs Richard, Vaughan et Logue. Au dessert, le cardinal de Paris parla, et de sa voix très douce mais si ferme, il dit à l'honneur de Saint-Sulpice et du Canada de bien bonnes choses. Sous les dehors aimables d'une parfaite bienveillance le bon cardinal sut grouper habilement trois conseils précieux: celui d'aimer Rome, celui d'être fidèle à nos traditions françaises et celui de pratiquer la douceur dans nos procédés. Les jeunes gens d'alors ne l'ont pas oublié.—*Note du secrétaire de la Rédaction.*

Le Père Lacordaire disait qu'on ne saurait trop propager le culte des belles âmes en un temps où il y en a si peu. S'il était besoin, ce serait un autre motif de noter, dans les pages de cette REVUE, le souvenir d'un homme dont les vertus chrétiennes et sacerdotales furent si remarquables.

* * *

Nommé évêque de Belley en 1871, Mgr Richard se rendait fréquemment à Brou où se trouvait le grand séminaire diocésain. Il y faisait la lecture spirituelle aux jeunes clercs, et développait de préférence cette pensée: "Le sacerdoce est le sacrifice absolu, entier, perpétuel de soi-même; c'est ainsi que je le comprends, que je l'aime". Les témoins de sa vie peuvent ajouter: "Et qu'il l'a pratiqué". Vicaire-général de Nantes, évêque de Belley, coadjuteur du cardinal Guibert, archevêque de Paris, cardinal, il resta toujours et partout *prêtre*. Si son nom n'apparaît pas aujourd'hui dans cette gloire de l'éloquence ou des lettres qui illumina, au cours des vingt-cinq dernières années, certaines figures de l'épiscopat français, du moins, il apparaît au premier rang par la dignité, la simplicité et le dévouement de sa vie. Vers le milieu du siècle dernier, mourait à Ars, le Bienheureux Jean-Baptiste Vianney. En montant sur le trône épiscopal de Belley, diocèse dans lequel se trouve la paroisse d'Ars, il semble que Mgr Richard se soit donné comme modèle le *vieux curé*. Et le plus bel hommage, croyons-nous, que l'on puisse rendre à la mémoire du cardinal défunt, c'est de dire que le prince de l'Eglise s'efforça de pratiquer, jusque sous la pourpre romaine, les vertus dont le curé d'Ars a donné l'exemple.

Ce qui caractérisa Mgr Richard, ce ne fut point une allure batailleuse ni provocante, mais bien une certaine façon, toute de courtoisie et de modération, de convaincre les âmes, de les guider, de les protéger. Il ne voulut pas d'autre rôle pour son successeur. Quand il choisit Mgr Amette, évêque de Bayeux, pour l'assister d'abord et le remplacer plus tard sur le siège métropolitain de Paris, le bon cardinal écrivit à l'évêque de Normandie: "Dans le temps présent, il faut à Paris des archevêques qui fassent oublier le grand dignitaire pour laisser voir

surtout l'apôtre, l'ami des pauvres et des petits. J'ai besoin d'avoir à mes côtés un homme comme vous. Je vous connais. Vous ne cherchez que la gloire du Seigneur et vous n'êtes animé que de l'amour des âmes. Les considérations terrestres n'ont aucune prise sur vous. Les honneurs et les dignités ne vous touchent point". Le dernier service que le cardinal Richard aura rendu à l'Eglise de France, sera d'avoir passé sa houlette à un homme qui possède la qualité principale du Pasteur : *l'affection*.

De 1875 à 1906, Mgr Richard prit une large part à la direction de l'Eglise de France. Si Paris est la capitale de notre ancienne mère-patrie, elle est aussi le centre de sa vie religieuse, le point de départ des grands courants que détermine, dans l'opinion publique de ce pays, la pensée catholique. C'est dire que le titulaire de l'Eglise de Paris a un rôle prépondérant à remplir et exerce une grande influence dans les affaires ecclésiastiques. Selon le mot d'un journaliste parisien, en plus d'un sens, l'archevêque de Paris c'est le *Primat de France*. Ceux qui ont suivi les luttes de l'Eglise, durant le dernier quart de siècle, savent les labeurs, les perplexités et les tristesses auxquels dût faire face Mgr Richard, depuis les combats autour de la loi Ferry jusqu'à la rupture du Concordat et jusqu'à l'expulsion violente de son palais cardinalice. Ce sera un beau sujet pour la parole éloquent de son successeur à Belley, aujourd'hui cardinal-archevêque de Reims, Mgr Luçon, que Sa Grandeur Mgr Amette a invité à prononcer l'oraison funèbre du regretté cardinal au service du 30e jour.

Dans l'accomplissement de ses devoirs, le cardinal s'entoura toujours de précieux conseillers. Au nombre de ceux-ci, les supérieurs-généraux de Saint-Sulpice. M. de Courson, M. Icard, et M. Garriguet, qui furent ses confesseurs, apportèrent à leur archevêque, avec leurs prières, l'aide de leur science et de leur expérience, et cet esprit des fils de M. Olier tout "de prudence, de discrétion et de modération", selon un jugement récent du *Journal des Débats* de Paris.

Qui ne se souvient de l'attitude du cardinal Richard en 1892, lorsque Léon XIII, pour enlever tout prétexte au gouvernement français, demanda au clergé et aux catholiques de France

d'accepter le régime que le pays s'était donné, en se plaçant loyalement sur le terrain de la République et des Institutions existantes? Une voix unanime ne répondit pas à cet appel. Mais le cardinal ne fut au nombre ni des hésitants, ni des mécontents. Il dut lui en coûter pourtant de donner sa foi au régime républicain!

François-Marie-Benjamin Richard de la Vergne appartenait en effet à une famille royaliste de la Vendée militaire. Né à Nantes, en 1819, à l'heure où la France, lasse de l'Empire, s'était reprise d'amour pour ses Rois, et élevé au château familial de la Vergne, le jeune François avait de bonne heure tourné son esprit et son coeur du côté de la monarchie et de la famille royale de France. Il fut cependant l'un des premiers à accepter le conseil venu de Rome et, sans renoncer peut-être tout bas à ses légitimes préférences, à se rallier publiquement et pratiquement à la République. Ce n'est sans doute pas le point le moins saillant de sa longue et utile carrière. C'est autour de lui aussi, et sous sa présidence, que se réunissait naguère, à l'archevêché de Paris, puis au château de la Muette, l'épiscopat de France. Sous son apparence frêle et modeste, le bon cardinal cachait une âme vaillante autant que prudente. C'était un homme de gouvernement.

* * *

L'union des forces, moyen d'atteindre à l'unité d'action, voilà l'une des pensées dominantes de la vie du cardinal Richard. Il s'en exprima clairement, dans les pages de si belle envergure, qu'il donna au volume *Un Siècle*, pour lequel on était venu lui demander sa collaboration, en 1900. Le vieil archevêque s'était chargé de mettre la dernière main à cette revue du dix-neuvième siècle, faite par les maîtres de la pensée française. La conclusion de son travail est remplie d'un bel espoir. A l'aube du vingtième siècle, il croyait voir l'humanité tendant à vivre en commun, et il en prenait occasion pour dire que peuples et individus marchaient vers l'unité. Il distinguait sur la terre deux forces: l'une qui répand les nations au dehors pour les mélanger et les fondre dans la vaste unité du monde, l'autre qu'

les ramasse sur elles-mêmes, pour leur conserver leur vie propre et leur autonomie. Il croyait que l'équilibre s'établirait un jour et que si l'unité future n'arrivait pas à supprimer les nations, elle parviendrait au moins à les unir davantage: "En ce siècle où s'est transformé l'aspect de la terre, il semblerait que les peuples se soient retrouvés et rejoints. Partis ensemble de la plaine de Sennaar, selon le vieux récit de la Genèse, après avoir erré chacun par sa voie, ils reviennent l'un vers l'autre, se reconnaissent et s'associent; s'ils n'ont pas recommencé à parler la même langue, du moins ils se comprennent, et cherchent à mettre en commun leurs efforts".

Au jugement du cardinal, la seule force capable de maintenir la durée de ce groupement, c'était l'Eglise catholique. En des lignes éloquentes, le digne prince de l'Eglise représentait Jésus-Christ descendant avec ses disciples les pentes d'Ophel, et, dans le soir tombant, faisant à Dieu cette prière admirable que l'on pourrait appeler la prière de l'unité: "Père, je ne prie pas seulement pour ceux-ci, mais aussi pour ceux qui par leur parole croiront en moi, afin que tous soient un, comme vous, mon Père, êtes en moi et moi en vous, afin qu'eux aussi soient un". Puis, le successeur de saint Denis, portant ses regards vers Rome, montrait le grand pape Léon XIII poursuivant l'oeuvre d'unité commencée par le Christ.

Il nous semble que ces pages sont comme le testament du dernier primat de France! Se souvenant de son âme pacifiante, les catholiques français, c'est notre confiance, voudront davantage se grouper pour la défense commune de leurs droits. Au reste, les paroles du regretté cardinal méritent d'être entendues de partout. La leçon de sa vie, comme celle qui ressort des textes que nous venons de citer, c'est une leçon de concorde et d'apaisement. Il n'est pas inutile de la réentendre, même dans les milieux chrétiens et dévoués à l'Eglise, et de la méditer souvent: Bienheureux les doux!

Henri Perdreau.



La Mort

Pourquoi craindre la Mort, la grande inévitable ?
Qu'elle soit le repos, qu'elle soit le réveil,
Pourquoi de cette aurore ou de ce bon sommeil
Se faire si souvent un spectre redoutable ?

Aucun fantôme n'est effrayant au soleil...
De même qu'on accueille un ami véritable,
Si l'hôte au front pâli prend place à votre table,
Levez en son honneur la coupe au jus vermeil.

Pour moi, je me confie à la Justice immense.
Or ta justice, à toi, Seigneur, c'est la Clémence !
Aussi par ta bonté céleste rassuré,

Quand le terme viendra de ma course éphémère,
Je pencherai ma tête, et je m'endormirai
Sans peur, comme un enfant sur le sein de sa mère!

Louis Fréchette.



Ennuï du Nord

Extrait d'un livre inédit du "Canada Chanté."

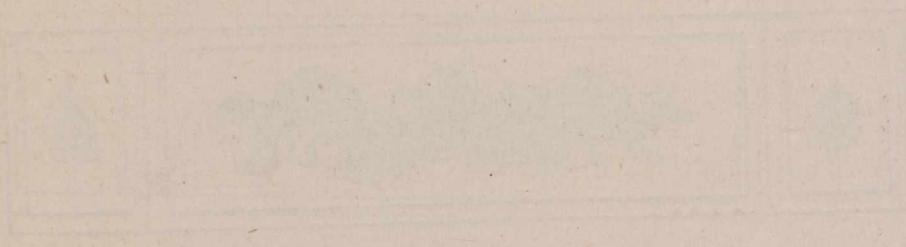
Soleil, reviens chasser les neiges de chez nous!
Splendide et généreux délivre l'eau des fleuves;
Fais l'air tiède, les ruisseaux clairs, les terrains mous.
Aux prés le bouton-d'or, aux bois des feuilles neuves!

La terre canadienne a soif des grands matins.
Bon soleil, le sais-tu, c'est l'heure printanière!
L'érable, a son amour et, sur les monts, les pins
De leurs bras ténébreux appellent la lumière.

A nous, soleil! à nous l'ardeur des jours féconds,
Ceux qui font bruns nos gars et chaud le teint des filles!
Jours d'avril! jours de mai! ces mois chers aux colons
Semant, voisins des bois, le pain prochain des villes!

A nous, semeurs du Nord, le don de ta clarté!
Rajeunis nos forêts, voile d'herbes les fanges.
Haut, soleil! lumineux marcheur, à nous l'été!
Reviens multiplier la richesse des granges!

Albert Ferland.



Les Conférences de M. Madelin



DEPUIS environ un quart de siècle les rapports littéraires entre la France et le Canada sont plus fréquents et plus suivis. Le progrès moderne a pour ainsi dire aboli la distance entre les deux pays, et d'une rive de l'océan à l'autre il se fait un échange ininterrompu de sentiments et d'idées.

A ce commerce de l'esprit, je n'ai pas besoin de le dire, l'avantage est pour le Canada presque tout entier. Sans doute, nous nourrissons des ambitions très hautes et nous prévoyons le jour où l'esprit français se développera parallèlement sur les deux continents, non moins vivace et non moins fécond sur le sol canadien que sur le sol gaulois. Bien plus, nous comptons bien que si jamais la France manque à sa sublime mission, les Latins d'Amérique seront prêts ce jour-là, comme les coureurs de Lucrèce, à recevoir de ses mains défaillantes le flambeau qui illumine le monde et à conduire après elle

La bataille du genre humain contre la nuit.

Mais, il faut le reconnaître, nous ne sommes qu'à l'aurore de notre vie intellectuelle, et avant de pouvoir recueillir l'héritage de la France, il nous faudra longtemps encore aller à son école. Tous d'ailleurs nous en éprouvons plus ou moins confusément le besoin, et c'est même la vraie raison du grand empressement que l'on met dans toutes nos villes, depuis dix ans surtout, à écouter les conférenciers de France.

A l'occasion des dernières conférences de M. Louis Madelin, j'ai cru qu'il était nécessaire de le répéter, même avec un peu d'insistance, parce que trop de gens chez nous essaient de se per-

suader que nous pouvons déjà nous suffire à nous-mêmes et s'efforcent de ne point paraître avoir l'admiration trop facile. Sans doute, les Canadiens français ne doivent pas être si humbles, qu'en face des représentants de l'intellectualité française ils abdiquent le droit de les juger, mais ils peuvent toujours être assurés en les écoutant d'en tirer quelque profit. Lorsque un Ferdinand Brunetière vient nous parler de Bossuet, un René Doumic de Lamartine et d'Hugo ou un Madelin de Napoléon Ier, ce sont autant d'étincelles que nous empruntons au foyer le plus lumineux du monde, le génie français, et qui, bien que diversement fécondes, sont toutes utiles à recueillir.

"Je crains", dit M. Doumic dans ses *Impressions du Canada* (1), "je crains que la culture française ne soit plus que de raison suspecte aux Canadiens". Or, cette crainte, si elle fut naguère justifiée, ne l'est plus autant aujourd'hui, il me semble. Nous n'avons plus aucune hésitation à entrer en relation directe d'idées avec la France, *la vraie France*. C'est le protestant Jules Siegfried qui fait lui-même pour notre compte cette distinction nécessaire, dans le rapport qu'il adressait à la Chambre française, en janvier dernier, sur les relations franco-canadiennes. Or, à peu près tous les principaux représentants de la haute culture française appartiennent aujourd'hui à *la vraie France*. N'avons-nous pas vu les Brunetière, les Lemaître, les Bourget, les Coppée, les de Vogüé et tant d'autres, réunis dans un même esprit de liberté, protester contre la tyrannie de Clémenceau et proclamer le respect des consciences? Les écrivains de la France, vraiment dignes de ce nom, témoignent d'une probité intellectuelle plus haute que jamais, et, faute d'une communion de sentiments plus intimes, ce nous est une garantie suffisante.

L'Université Laval, la gardienne de nos traditions, a d'ailleurs montré la première combien elle appréciait la culture française. C'est elle qui, en 1897, apprenait le chemin du Canada au premier conférencier français que les Etats-Unis eussent officiellement invité à franchir l'Atlantique, Ferdinand Brunetière.

(1) *Revue des Deux Mondes*, août 1898.

Après ce maître, qui ouvrit si brillamment la lignée et dont la perte encore récente est plus que jamais ressentie, tous les autres ont suivi, conférenciers de la fondation Hyde et conférenciers de l'Alliance française. Nous avons successivement entendu MM. Doumic, Edouard Rod, Gaston Deschamps, Hugues LeRoux, Léopold Mabileau, G. d'Avenel, Anatole LeBraz, André Michel, et Frantz Funck-Brentano. C'était, le mois dernier, au tour de M. Madelin, et on a pu voir, qu'il n'a pas soulevé un moindre intérêt que ses distingués prédécesseurs. La curiosité intellectuelle qui est un des signes caractéristiques de la race française, ne s'est pas non plus cette fois démentie chez les nôtres.

* * *

M. Louis Madelin était donc venu nous entretenir de Napoléon. Le sujet lui assurait d'avance un auditoire attentif, car il en est peu qui soient d'un intérêt aussi passionnant. Jamais peut-être, depuis la grande flambée d'enthousiasme qui éclata en France avec le retour des cendres, le nom du grand conquérant n'a exercé un aussi magique prestige que de nos jours. Sans doute, la gloire de l'Empereur a toujours dominé toutes les autres à tous les instants, mais on peut dire qu'elle a atteint aujourd'hui son zénith.

La France a en effet assisté depuis quelques années à une véritable renaissance napoléonienne. Même au temps des enthousiasmes romantiques la littérature française n'a pas été plus pleine de lui. Après Sardou qui le campe au théâtre dans *Madame Sans-Gêne*, c'est Rostand qui, dans son beau drame lyrique, fait palpiter sans cesse au-dessus de l'*Aiglon* les ailes de l'Aigle, c'est d'Esparbès qui redit les légendes héroïques de l'*Epopée impériale*, c'est Paul qui écrit le roman de la Grande Armée, *la Force*, ce sont enfin les grands historiens de notre génération, les Albert Sorel, les Henry Houssaye, les Albert Vandal, les Frédéric Masson, et, en Angleterre, les Rosebury, qui, grandis par leur sujet, racontent si magnifiquement Napoléon et bâtissent des chefs-d'oeuvre historiques avec les pierres de son oeuvre.

M. Madelin est lui-même un de ces historiens qu'a fasciné la Grande Ombre, et M. Emile Faguet lui prédisait récemment qu'il monterait bientôt au premier rang parmi les prêtres du dieu. Depuis quelques années surtout, il a fait de Napoléon l'objet principal de ses études; et de ses patientes recherches il est sorti un livre *Rome sous Napoléon*, que l'Académie a honoré d'une de ses plus hautes récompenses et qui est une précieuse contribution à l'histoire. Le dernier conférencier de l'Alliance française avait donc toute l'autorité voulue pour nous parler de Napoléon.

Cependant ce géant de l'histoire est trop vaste, trop colossal, pour qu'on puisse se flatter de l'embrasser tout entier en quelques conférences. Lord Rosebury est même d'avis qu'une vie d'homme ne suffirait pas à en faire le tour. M. Madelin n'avait donc pas la prétention d'épuiser son sujet et il s'est contenté de nous montrer seulement quelques-uns des innombrables aspects que peut présenter à l'historien la personnalité unique du grand Empereur.

Nous avons eu l'avantage d'entendre trois conférences de M. Madelin, sur Napoléon. Dans la première, il s'est efforcé de nous montrer Napoléon professeur d'énergie. Ce fut sans contredit la plus caractéristique, parce que le conférencier y formula du moins une sorte de jugement, et y laissa plus nettement percer son propre sentiment. Les deux autres conférences, celles de l'Université Laval, n'étaient en somme qu'une démonstration par les faits de la majeure posée au Collège Royal Victoria. Par une série d'anecdotes heureusement groupées et agréablement contées, sur Napoléon à l'école ou sur Napoléon à l'armée, M. Madelin a montré combien en effet l'énergie était la qualité maîtresse de son héros.

Si M. Madelin voulait d'un seul coup donner à ses auditeurs une impression vivante du caractère napoléonien, il ne pouvait certes mieux faire que de montrer tout d'abord l'homme d'action, énergique, volontaire, ardent. C'est incontestablement ce qui, en Napoléon, frappe le plus l'historien aussi bien que le profane, que son extraordinaire faculté de vouloir.

Sans doute, dans son élévation prodigieuse au faite de la puissance, il faut un peu faire la part des circonstances, ou,

si l'on veut, de l'étoile, mais plus encore que le poète, il est en droit de dire :

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée.

C'est lui-même qui a forgé patiemment sa destinée, avec une énergie indomptable qui ne connaît pas d'obstacles.

Pas un instant sa volonté n'a fléchi. Son génie enfin, pour emprunter la belle expression de M. Etienne Lamy (1), " ne connaît d'autres limites que la fatigue de ses ailes," et s'il succombe finalement, ce n'est pas sa volonté qui cède, c'est elle qui est trahie.

Mais Napoléon est-il vraiment le professeur d'énergie que l'on doit préposer à l'éducation des peuples ou des individus?

Si l'on entend par énergie l'ardeur au travail, la constance dans les revers, la fermeté dans les résolutions, la vigueur dans l'action, on n'en saurait proposer en effet un plus parfait modèle que Napoléon, dont l'acharnement au travail fut terrifiant et que les revers n'abattirent jamais.

Mais ce n'est pas de cette énergie seulement que l'on a fait Napoléon professeur. L'énergie que glorifient dans sa personne les Stendhal et les Nietzsche s'appelle de son véritable nom : égoïsme. Pour ces théoriciens de la force, être énergique c'est se substituer soi-même au monde entier, dominer tous les autres, les atteler à son propre succès.

Dans une de ses dernières conférences sur Racine (1), Jules Lemaître dit d'un des héros du poète, Alexandre : " Sa morale " c'est d'être fort et grand pour agir sur les autres, c'est d'être " tendre son être le plus qu'il peut. Il se reconnaît tous les " droits dans l'instant qu'il a besoin de les exercer. C'est qu'il " croit réellement à sa destinée supérieure... Ce qui est sûr " c'est que plus qu'aucun autre personnage historique il est ce " qu'un Allemand a appelé le *surhomme*, disons simplement le " grand homme d'action."

(1) Discours de réception à l'Académie française.

(1) J. Lemaître. Quatrième conférence : "Alexandre". — Les deux lettres contre Port-Royal.

M. Jules Lemaître ne croit-il pas que Napoléon, qu'il prend lui-même, quelques lignes plus bas, pour mesure d'Alexandre, représente mieux encore le type du *surhomme*? C'était du moins l'opinion de Nietzsche.

Tout le monde connaît l'étrange théorie de ce rêveur allemand qui finalement sombra dans la folie. Il n'y a qu'un principe et le voici : être fort, être dur, être impitoyable, et réaliser des oeuvres de force. L'homme de génie, c'est-à-dire celui qui est fort, a droit de se déployer selon le but qu'il lui plaît, en renversant tous les obstacles.

Que Napoléon ait été le prototype de l'égoïsme, et qu'il ait voulu tout faire céder à sa destinée supérieure, cela n'est pas contesté.

Écoutons ce témoignage de Mme de Staël : " Il regarde une " créature humaine comme un fait ou une chose, et non comme " un semblable. Il ne hait pas plus qu'il n'aime, il n'y a que " lui pour lui ; tout le reste des créatures sont des chiffres. La " force de sa volonté consiste dans l'impertubable calcul de son " égoïsme..." (1).

" Au lieu de subordonner sa personne à l'Etat, dit M. Taine, " il subordonne l'Etat à sa personne."

Mais on ne trouvera peut-être pas de témoignage plus frappant que ces paroles dites en 1810 à l'envoyé de Lucien Bonaparte. L'Empereur voulait alors imposer le divorce à son frère. " Quand j'aurai pris, dit-il, une mesure de rigueur, il n'y aura " plus de remède... J'ai sur ma famille droit de vie ou de " mort..."

M. Madelin nous dit sans doute que ce n'est pas là l'énergie qu'il veut que Napoléon nous apprenne, mais c'est pourtant, à des degrés divers, celle qu'ont apprise la plupart de ceux qu'il nous a montrés à l'école de l'Empereur, Thiers, Bismarck et les autres. Pour tous, l'action se résume dans cette même maxime immorale : la force prime le droit. Avec ce principe, lorsqu'on n'est que Julien Sorel, on assassine et l'on monte sur

(1) Mme de Staël : *Considérations sur la Révolution française*, quatrième partie, ch. XVIII.

l'échafaud, mais lorsqu'on est Bismarck, on fabrique la fausse dépêche d'Ems et l'on fonde un empire.

Ce n'est pas seulement aux individus, nous fait observer M. Madelin, que Napoléon enseigne l'énergie, c'est-à-dire l'égoïsme politique. C'est dans ce sens qu'il est le patron de tous les impérialismes, le professeur des nations qui cherchent à s'épandre en refoulant les autres.

A ce propos n'est-il pas intéressant de savoir ce que pensent de Napoléon les Japonais, dont les ambitions impérialistes éclatent aujourd'hui avec tant de force. Dans un intéressant ouvrage, *La Société Japonaise* on cite un trait éminemment suggestif :

Le professeur d'histoire interroge : — "Qui fut plus grand de Hydeyoshi ou de Napoléon ?

Premier élève : — Napoléon est plus grand que Hydeyoshi parce qu'il a conquis l'Europe.

Second élève : — Il est vrai que Napoléon a conquis l'Europe, et Hydeyoshi n'a conquis que le Japon, mais, comme le Japon est le premier pays du monde, la conquête en est plus glorieuse que celle de l'Europe.

Le professeur (très grave) : — Nous ne saurions établir manifestement la supériorité de l'un sur l'autre : il aurait fallu les voir aux prises !"

Pour qui connaît l'incommensurable orgueil nippon, de mettre seulement en balance Napoléon avec un héros national, c'est le *nec plus ultra* de l'admiration.

M. Madelin est lui aussi un admirateur passionné de Napoléon, et il n'en fait pas mystère. Tout au plus n'arrive-t-il pas à lui pardonner le dix-huit Brumaire. C'est, dit-il, un des rares actes de la vie du grand homme qu'il ne peut se résoudre à admirer. Sont-ils vraiment aussi rares que cela les crimes et les forfaits qui ternissent l'éclat de la gloire napoléonienne ?

M. de Vogüé reprocha un jour au même M. Madelin sa tendresse excessive à l'endroit d'un personnage éminemment méprisable, Fouché, duc d'Otrante. "A vivre dans la tanière de son renard, écrit-il, notre auteur s'est habitué à l'odeur de la bête ; il ne la juge pas si fétide."

Si Fouché est un renard, Napoléon est assurément un lion, mais à vivre dans son antre, M. Madelin ne s'y est pas moins habitué évidemment.

Macaulay écrit quelque part, en parlant de Warren Hastings peut-être, que "les hommes extraordinaires qui ont accompli des choses extraordinaires ont droit à une mesure d'indulgence extraordinaire." Et M. Brunetière qui cite ce passage du grand historien anglais à propos des faiblesses de Victor Hugo, ajoute: "Je ne voudrais pas aller jusque-là! Quelques devoirs sont les mêmes pour tous les hommes; et surtout si l'on considère combien la différence est petite, souvent, d'un homme extraordinaire à celui qui l'est moins. "Pouvons-nous cependant parler d'Hugo ou de Lamartine comme d'un membre quelconque de nos assemblées délibérantes?"

Au lieu d'Hugo et de Lamartine, mettons Napoléon, et l'hésitation marquée par Brunetière, ne s'imposera-t-elle plus fortement encore?

Chateaubriand, dit à son tour, en pensant peut-être à lui-même, mais en parlant de Shakespeare: "Donnons-nous garde d'insulter aux désordres dans lesquels tombent parfois ces êtres puissants; n'imitons pas Cham le maudit, ne rions pas si nous rencontrons, nu et endormi à l'ombre de l'arche échouée, l'unique et solitaire nautonier de l'abîme. Respectons ce navigateur diluvien qui recommença la création après l'épuisement des cataractes du ciel: couvrons-le pudiquement de notre manteau."

Peut-être serions-nous tentés, nous aussi, de pardonner bien des fautes à Napoléon, pour avoir recommencé la France après l'épuisement des cataractes révolutionnaires.

Sans doute, lorsqu'elle réfléchit que Napoléon, pour satisfaire seulement son appétit du pouvoir, a fait tant de veuves et tant d'orphelins, écrasé sous sa botte tant d'innocents, la postérité est prête à le maudire. Mais la fascination irrésistible qu'exerce l'auréole de la gloire reprend vite le dessus, et l'imagination éblouie ne voit plus que les exploits merveilleux accomplis.

Autrefois Napoléon fut l'objet de haines vivaces comme il l'avait été de dévouements ardents. On se rappelle avec quelle fureur passionnée Auguste Barbier lançait ses iambes acérés à la face du Corce à cheveux plats. Le poète de l'*Idole* avait

eu au Canada, dès 1809, un précurseur que les lecteurs de la REVUE CANADIENNE ignorent probablement. Cette année-là, la Société littéraire de Québec avait mis au concours une Ode à George III, à l'occasion de sa naissance. Je trouve la pièce primée dans le compte-rendu de la séance du 3 juin 1809, que j'ai sous la main. Dans son accès de loyalisme, le jeune auteur, qui signe Canadensis et qui reste malheureusement inconnu, n'a pas cru mieux faire sa cour au roi d'Angleterre qu'en assassinant d'épithètes son ennemi Bonaparte. Il écrit même Buonaparte, tout comme Louis XVIII. "Fléau des mortels, tyran, monstre," tout y est.

Je ne citerai que ces quatre vers :

Trop fortuné brigand, en vain dans ton délire
 Tu crois du juste sort éviter les revers,
 Notre Roi, de son île ébranle ton empire,
 En donnant des vertus l'exemple à l'univers.

Ca n'est pas du Barbier, mais l'intention y est.

On ne se croit plus obligé au Canada d'injurier Napoléon pour faire plaisir à l'Angleterre et nous pouvons le juger tout à notre aise. Il n'y a plus qu'un seul sentiment peut-être qui persiste en face de cette grande ombre debout sur le faite de l'histoire. Elle ne peut faire battre nos coeurs ni d'affection, puisqu'elle ne l'éprouva elle-même jamais, ni de haine, parce que ceux qu'elle a fait pleurer ne sont déjà plus. L'étonnement seul nous reste devant cette gloire immense qui remplit l'univers.

Ou si l'on éprouve encore à sa mémoire un peu de sympathie émue, il le doit à sa fin douloureuse, à son long martyre sur le rocher de Sainte-Hélène. "Il manque toujours quelque chose, dit Lamennais, à la plus belle vie qui ne finit pas sur le champ de bataille, sur l'échafaud ou en prison."

La Fortune, toujours prodigue, n'a pas voulu refuser à Napoléon cette suprême considération, l'exil, qui l'a peut-être absous.

Regidius Fautoux.

M. René Bazin

M. René Bazin naquit à Angers, le 26 décembre 1853. Il y fit ses humanités et revint s'y fixer après avoir pris, à l'Université de Paris, ses grades de licencié et de docteur en droit. Encore aujourd'hui, il y professe, pendant une partie de l'année, un cours de droit criminel à la Faculté libre. La vocation littéraire lui vint sans doute, comme il semble l'indiquer quelque



M. René Bazin de l'Académie française

part, des longs séjours que ses parents lui firent faire, pendant son enfance, dans les campagnes du haut Anjou. Pourtant ce n'est que vers 1884 qu'il commença d'écrire. Sa première nouvelle, "Stéphanette," passa d'abord à peu près inaperçue. Mais son second ouvrage, "Ma tante Giron," qu'inséra le *Correspondant*, fut remarqué par M. Ludovic Halévy, qui le signala au *Journal des Débats*. Sur cette indication, Georges Patinot, alors directeur du célèbre organe libéral, demanda à M. René Bazin de faire, pour ses lec-

teurs, un roman qui s'appela "Une tache d'encre". Bientôt après la *Revue des Deux Mondes* publiait la "Sarcelle bleue" et "Terre d'Espagne"; le *Correspondant* publiait les "Noellet" et "Madame Corentin"; les *Débats*, les souvenirs de "Sicile". Tous ces livres atteignirent un nombre respectable d'éditions. Et bientôt le grand succès fut conquis par quatre romans, les derniers en date, que la critique accueillit avec sympathie et admiration: "De toute son âme" (1897), la "Terre qui meurt" (1899), les "Oberlé" (1901), "Donatienne" (1902). M. René Bazin qui, entre temps, a beaucoup voyagé, est aussi l'auteur de plusieurs volumes de croquis et de paysages. Il a été critique et biographe à ses heures, et a donné dans le "Mois" des chroniques, une nouvelle, deux études traditionalistes et une partie du journal commenté de l'enseigne de vaisseau Paul Henry. Son élection à l'Académie française, où il fut reçu le 28 avril 1904 par M. Brunetière, fut pour nous et pour tous les catholiques une joie très profonde. (1).

J. A.

LE BLE QUI LEVE (2)



DANS son *Histoire de la littérature française*, M. Gustave Lanson constate qu'à la fin du siècle dernier en France "l'écrivain dilettante a presque disparu... La littérature désintéressée, indifférente, ne se trouve plus guère: où la polémique fait défaut, un élément d'actualité se laisse discerner, une préoccupation inquiète ou enthousiaste des problèmes sociaux dont la France est travaillée. En même temps un souci, longtemps inconnu à nos écrivains, travaille un bon nombre d'entre eux: ils pensent au peuple... Cette préoccupation nouvelle... contribue à détourner les littérateurs... vers les cas d'un intérêt humain, national et social (3)".

(1) Du *Mois Littéraire et Pittoresque*.

(2) Bazin (René): *Le blé qui lève* (in-12, 387 pp., Paris, Calmann-Lévy, 13e édit., 1907, 3 frs. 50).

(3) Lanson (Gustave). *Histoire de la littér. franç.*, L. IV, c. unique, pp. 1091-92 (in-12, 1182 pp., Paris, Hachette, 8e éd., 1903, 5 frs).

Cet intérêt porté aux questions sociales apparaît surtout dans le roman. Et ceux qui ont parcouru, fût-ce d'un oeil distrait, le dernier volume de M. René Bazin ont reconnu sans peine que les problèmes sociaux au milieu desquels se débat la France en constituent toute la trame.

* * *

Ce que le livre raconte, c'est la scission qui existe entre la noblesse et la roture (pp. 198, 325) et qu'expliquent facilement la paresse et l'orgueil (267). Les nobles se dévergondent dans une vie toute mondaine (167) ; ils se montrent d'une inintelligence telle qu'ils en viennent à ne plus se comprendre entre eux (348). Si tous entendaient leur rôle comme l'entend Michel de Meximieu, ils réussiraient, à force d'aimer le pauvre, à rétablir entre eux et lui l'égalité (265) ; mais ils ne savent pas témoigner aux miséreux le dévouement qui ferait du monde une "admirable féodalité (201)". Etonnez-vous ensuite de ce que les paysans déclarent "que les nobles ne valent rien (42)" ! Ne criez point au scandale si la haine attise tous les cœurs (177) et si, pour punir le mépris des *aristos*, les prolétaires cherchent à dresser contre eux une vaste organisation (123, 133). La grève (22, 106 et sq.), les groupes syndicalistes (75) sont l'aboutissement quasi nécessaire de cet état violent.

Si encore le prêtre, mandataire du Dieu de paix, se donnait la peine d'intervenir, on pourrait espérer un accommodement. Mais, hélas ! la distance entre le clergé d'une part, le prolétariat et la noblesse de l'autre, semble aussi grande que profonde est la rupture entre ces deux derniers. L'abbé Roubiaux rencontre Gilbert et ne songe pas même à l'inviter chez lui (52) ; il attend dans son presbytère (179), dont on ignore le chemin, que l'on se présente. Le résultat de cet éloignement volontaire ne se fait pas attendre. Le vieux colonel de Meximieu n'admet à la caserne ni doctrine ni moralité (136) ; le carême n'est plus à la mode ; l'église de Fonteneilles ne compte que quatre-vingt-douze fidèles à Pâques (173) et à peine une douzaine à la Quasimodo (175). Les communions abandonnées (49) comme les

autres pratiques religieuses, le dogme s'effrite bientôt sous les coups de superstitions plus béates les unes que les autres (65). Le jour de sa première communion Marie Cloquet ne songe qu'à relever son voile et à ne pas se salir (72). La foi chancelle si bien que Ravoux, constatant la croyance de son curé à sa religion, ne peut s'empêcher de le considérer comme un "drôle de calotin (237)"! Le vice gagne de proche en proche; si Gilbert reste chaste (52), il opère cependant une conversion à rebours (57) qui lui permet de contribuer pour sa part, comme sa fille après lui, au suicide de la race et à la dépopulation du pays (62, 99-100). La loi devient le dieu unique (261). La France d'autrefois et celle d'aujourd'hui sont deux nations différentes, qui n'ont plus ni la même foi ni les mêmes fêtes (40). Il en va tant que Michel prie Antoinette de ne pas maudire la France et... d'y vivre (218)!

A n'en juger que par ces apparences, on croirait assister à la déconfiture d'un grand peuple. Mais M. René Bazin n'aime guère les tableaux sombres. A côté du drame de la haine sociale il burine aussi le poème de l'amour. Le père de Michel n'a pas su s'attirer l'affection de ses tenanciers qui le redoutent et le fuient: le fils tente de ramener à lui ses serviteurs, à force de prévoyance et de bonté. Il se rapproche à la fois des roturiers représentés par Gilbert Cloquet (265) et du clergé dans la personne de l'abbé Roubiaux. Celui-ci à son tour, contraint par le besoin, poussé surtout par son évêque et à trois reprises, finira par "aller au peuple", "faire la quête pour le culte (231)", être "prêtre à toute heure (246)". Cette nouveauté vaut au lecteur de contempler, "muet d'émotion, cette chose *ancienne* et belle et nécessaire: les mains de l'ouvrier mêlées à celles du prêtre (376)". Et, puisque le propre de la "sociabilité" c'est le sacrifice, on s'étonne peu de voir M. Bazin le multiplier dans son livre: sacrifice de son amour-propre chez l'abbé Roubiaux (231), sacrifice de sa réputation chez Gilbert Cloquet (260), sacrifice chez Michel de son affection pour Antoinette (219), de sa propriété de Fonteneilles (172), de sa vie même (228). La religion intervient elle aussi et verse le baume sur les plaies sociales. Dans une de ces retraites (316), comme il s'en donne tous les ans en Belgique, Gilbert retrouve,

avec sa foi première, l'amour de sa classe et des classes autres que la sienne. Il prouve, par un exemple frappant, que "dans le plus pauvre sang de France il y a toujours une goutte qui croit (233)". Et le poème s'achève par la victoire que remporte la faiblesse de la religion sur la force prolétarienne dont on avait dit qu'elle "ne céderait pas (7)".

Ce que représente donc la toile de M. Bazin, c'est la vieille dispute entre la cité du bien et la cité du mal, entre l'étendard de Satan et le labarum du Christ; c'est aussi l'éternel triomphe de la Croix et de l'esprit de paix sur l'esprit de haine et le drapeau du mal. Véritable drame, aurions-nous raison de dire, et dont on se demande ce qu'il faut en admirer davantage: l'opportunité des leçons qu'il prêche, la sérénité et la grâce de l'expression, la variété et la précision du décor ou enfin la profondeur d'analyse qui met à nu le coeur des personnages.

* * *

Il y a cette différence entre M. Paul Bourget et M. René Bazin que les oeuvres du premier reposent sur l'analyse individuelle, tandis que le *Blé qui lève* est un roman d'analyse sociale. Là nous assistons au drame lui-même tel qu'il se déroule chez les acteurs, ici on nous expose seulement l'épilogue de la lutte qui se livre dans leur âme. Les héros de M. Bazin ne dissèquent pas leur être sous les yeux du public. Ils ne s'arrêtent pas à scruter les mobiles des actes qu'ils ont posés ni à chercher des raisons pour justifier d'avance la conduite qu'ils tiendront. On ne les voit point reconstituer la série des émotions qui les ont amenés, de proche en proche et par une demi-fatalité, à faire ce qu'ils ont fait. C'est le résultat de toutes ces opérations préalables que l'auteur nous décrit.

Sauf cette divergence les deux romanciers se rencontrent. Chez les personnages de l'un comme de l'autre le mode d'action et la série de pensées qui l'explique sont "conditionnés" par une longue tradition, une inéluctable hérédité. Le père de Michel, parce qu'il est un aristocrate, ne peut pas ne pas témoigner de l'indifférence, presque de l'éloignement, au prolétaire. Il sera

bien payé d'ailleurs par Gilbert et toute la bande syndicaliste; celle-ci, descendante dégénérée des serfs féodaux, éprouve une répulsion instinctive pour ce grand seigneur qui la croit corvéable à merci. Quant à l'abbé, il est la victime presque "inconsciente" de la Révolution. 1792, tout en abattant de nombreuses barrières, a dressé entre le clergé et les autres classes un mur par-dessus lequel ni lui ni elles ne songent même plus à regarder.

Et la nouveauté du drame, en quoi consistera-t-elle donc? En ceci que les derniers venus des familles sociales, fatigués de cette division sans cesse plus profonde, chercheront à secouer ce fardeau d'un passé lourd et, sous des influences nouvelles, à se rencontrer et à fraterniser. Dans *l'Emigré* de M. Bourget c'est le souffle démocratique et républicain qui pousse l'un vers l'autre le pseudo-fils du châtelain et la modeste Valentine. La religion joue le même rôle dans le livre de M. Bazin. Elle attire Michel auprès de Gilbert, Roubiaux auprès de Gilbert et Michel en même temps. Que si cette lutte se termine par le succès de Gilbert et celui de l'abbé, alors que Michel tombe victime de ses efforts stériles, c'est que le poids de ce dernier semble plus lourd: la distance est plus grande entre l'aristocratie et l'esprit républicain qu'elle ne l'est entre les aspirations démocratique d'un côté, la roture et le clergé de l'autre.

C'est ce combat des personnages contre leur propre individualité et le sombre passé qui les opprime; c'est ce duel intime qui prête au *Blé qui lève* comme à *L'Emigré* l'intérêt d'une épopée. Dans l'oeuvre de M. Bazin on voit la religion, agent mystérieux, se réveiller ou se dilater au coeur des héros pour entrer en conflit avec un ennemi invisible, la tradition. A ses protagonistes elle insuffle une forme de courage presque oubliée: le courage de se vaincre soi-même. Grâce à cette force nouvelle, les combattants de part et d'autre remportent une victoire qui serait nouvelle également si le Calvaire n'avait pas existé: le triomphe sur la haine des classes. M. Bazin a-t-il tenu à insinuer qu'un pareil résultat est encore à l'état de rêve? Il a sacrifié Michel. Et, puisque Michel semble le personnage sympathique du drame, puisque ce sacrifice est conforme à la réalité, nous croyons que l'auteur a bien fait.

* * *

Qui chercherait d'ailleurs un élément réel, au milieu de cette épopée presque idéale, le trouverait sans peine. M. Bazin excelle à faire évoluer ses personnages dans un décor d'une exactitude minutieuse. On se rappelle avec quelle finesse de touche il a peint, dans *Dè toute son âme*, les plaines fertiles qu'inonde la Loire et surtout le Petit Liré de Joachim du Bellay. Cette fois la Picardie, le Nivernais lui ont fourni un cadre plus sévère avec leurs collines en dos de cheval, leurs guérets profonds au flanc desquels s'accourent pour dormir des remblais épais. On y voit circuler les boeufs blancs de la Nièvre, ces boeufs grands et forts dont Rosa Bonheur a immortalisé les yeux doux et l'endurance au travail. D'un pinceau discret M. Bazin décrit les deux provinces; et c'est un modèle du genre que ce tableautin de la Vigie où "les saisons mêlent tour à tour, sur les flancs de la colline, au vert des pâturages le violet des guérets nouveaux, le blond pâle des avoines et l'or roux du froment (50)". Si l'artiste multiplie les couleurs, il les pose d'un trait si léger qu'au lieu d'éblouir elles fascinent.

Sur ce tapis varié trois vies se déroulent. Dans la plaine gisent les modestes hameaux où, le soir, redescendent pour s'y reposer les travailleurs de la glèbe. La ferme s'agrippe d'ordinaire à mi-hauteur, alors qu'autour d'elle se chuchote la chanson des blés d'or, susurre le bruissement des avoines, et que l'odeur parfumée des foins flotte sur ces champs où, "pendant dix heures, douze heures, quatorze heures même, la terre boit la vie du corps et la pensée des hommes (48)". Au sommet des mamelons les châteaux surplombent métairies et maisonnettes: véritables veilleurs de nuit qui montent la garde sur le pays d'alentour, féroces gendarmes souvent, souvent aussi pacifiques agents de ville.

Sous leur oeil scrutateur le travail bourdonne intense. Autant le calme est parfait à "l'heure des chants menus qui décroissent (15-16)", autant il est troublé quand on "moissonne à la faux" dans la "fournaise" des épis (239-40) ou quand on se livre au "dur labour" sur la "vaste plaine qui a désappris

l'ombre (286-87)" et subit la bourrasque (298). M. Bazin est vraiment passé maître dans l'art d'évoquer ces domaines plantureux où le labeur forcené des bêtes, aiguillonné par l'âpre ardeur des hommes, infuse à la terre la semence de vie et la contraint à la rendre ensuite en épis mûrs d'où "se dégage déjà l'odeur du pain".

Par un effet de contraste, que M. Bazin ne dédaigne jamais et avec raison, c'est l'odeur de la paix et de la vertu qui plane sur les fermes de la Belgique aux bords de laquelle l'écrivain nous promène à la fin de son livre. Mais on s'y promène en tramway, parce que l'industrie a transformé le pays. On y trouve des églises, des églises ouvertes, dont le peuple n'a pas désappris le chemin. Et comme, en ces contrées, le clergé ne s'est pas accordé le divorce avec le pauvre peuple, des maisons de retraites y abritent à la fois le prêtre et l'ouvrier. Le cœur de celui-ci s'ouvre pour déverser sa haine dans l'âme du ministre de Dieu; la parole du prêtre descend sur le travailleur, déracine en lui cette haine et scelle, d'un mot de paix, la réconciliation du pécheur avec son Dieu et avec la société. Il convenait au drame, qui se déroulait jusque-là sur un théâtre agité, de finir dans cette atmosphère pacifiante et douce.

* * *

La douceur! Elle constitue le caractère même du style de M. René Bazin. On lui appliquerait volontiers le mot du poète:

Pour ta sérénité je t'aime entre tes frères! (1)

C'est elle qui lui inspire l'harmonie de ce gracieux tableau où toutes les syllabes s'emboîtent et s'appellent mutuellement: "conduire les chevaux; fouailler en chantant à la tête du har nais de labour, quand les boeufs blancs, Griveau, Chaveau, Montagne et Rossigneau, mollissent sur la chaîne; herser; couper les fourrages verts et faire sa partie dans la moisson d'été (48)". M. Bazin lui doit aussi ces trouvailles heureuses

(1) Victor Hugo.

d'expressions qui tombent comme des perles au bout de la phrase ou s'enchâssent comme des bijoux au milieu de la période. Michel a eu le temps de "goûter tout le soleil et toute l'ombre de chez soi (38)". La terre "buvait la vie du corps et la pensée des hommes (48)". Les coiffes blanches "suivaient le gars songeant comme ses boeufs (57)". A une certaine distance "les âmes commencent à se toucher par leurs antennes qui doutent et qui se replient (215)". Le "type du gentilhomme (224)", c'est le Christ, comme le sacrifice est "le fumier des terres éternelles (226)". Un des faucheurs ressemble à l'on ne sait "quelle mort mal habillée de jeunesse et qui se trahit sous le déguisement (240)". Si le crieur est vêtu de noir, c'est "par déférence pour la justice dont il était souvent le voisin (253)". Quand le général s'éloigne en automobile, le bruit de la corne marque "le dernier adieu d'une race (363)". A peine l'auteur sacrifie-t-il de ci de là à des formes guindées: "Gilbert aurait eu toute chance de gâter sa raison qu'il avait saine et point fumeuse (56)".

On lui a reproché encore d'employer des couleurs disparates ou des teintes flottantes. Mais, outre que le vague de l'expression cherche d'ordinaire à traduire l'imprécision même des objets, M. Bazin sait aussi bien "peindre" que chanter "par le rythme". Le mot est de M. Faguet au sujet de La Fontaine (1); nous oserions dire qu'il convient à l'auteur du *Blé qui lève*. Qu'on lise, pour s'en convaincre, la description de la Vigie, de cette "ferme enveloppée dans le vent comme un phare et d'où la vue est en cercle. Au nord on voit Beaulieu, tout blond, sur une croupe bleuissante; à l'ouest et au sud une vallée d'abord, des herbages et des champs, puis, au delà de Crux-la-Ville, une forêt qui monte, une vague énorme et longue et prête à déferler et qui porte à sa crête les sapins ébréchés d'un vieux parc seigneurial; du côté de l'orient un paysage si grand que les yeux mêmes de ses enfants ne l'ont jamais tout connu, des forêts encore, celle de Fonteneilles, celle de Vaux avec son village de Vorroux éclatant comme un coquelicot dans

(1) Faguet: Etudes littéraires sur le XVIIe siècle: La Fontaine.

les feuilles, la courbe des grands étangs cachés par les futaies et, au delà, une *conque verte* et prodigieuse, une succession de *houles* qui semblent n'être que des bois et qui *s'élèvent*, d'étage en étage et de douceur *verte* en douceur *bleue*, jusqu'aux monts du Morvan, arrondis, transparents, changeant de *reflets* tout le jour au bord du ciel (47-8)". Nous nous en serions voulu d'interrompre cette page dont la fin rappelle une hardie vision de Taine (1). On s'étonne qu'un pareil scintillement de couleurs s'unisse à un tel miroitement de métaphores et que le mélange harmonieux des syllabes fortes et douces accompagne si librement le récitatif.

C'est que la douceur de l'expression est, chez M. Bazin, le fruit naturel de la sérénité qui préside au choix des scènes comme à leur transcription. Ici tous les spectacles ont un air de repos. Le fond du tableau est constitué par la même toile que peignait Pierre l'Ermite dans *La Grande Amie*. Sous l'action combinée des éléments et du travail de l'homme la terre se vivifie, se peuple d'êtres qui ont chacun leur langage, qui meurent avec l'hiver et ressuscitent au printemps. Et la vue du sol qui se métamorphose sous les coups sans se plaindre est aussi reposante qu'est attrayante la série des formes nouvelles dont elle se pare. Même quand cette sourde évolution fait place à des révolutions violentes, M. Bazin sait encore atténuer le caractère odieux de la tourmente. Il connaît l'éloquence épileptique des orateurs de la Bourse du travail; mais il l'"humanise" en taisant ces vociférations féroces dont elle est coutumière (106-110). Un romancier ultra-naturaliste n'eût pas manqué de transformer la dispute chez l'aubergiste Blanquaire (363-70) en une meurtrière altercation où les flots de sang eussent coulé sous les formidables coups de poing: la réserve de l'écrivain en a fait une simple prise de bec où triomphe sans peine la haute prestance de Cloquet. L'idée de la justice cor-

(1) "A perte de vue des arbres, rien que des arbres, toujours des arbres... peuple infini qui occupe l'espace. Ils escaladent les pentes, ils s'entassent dans les vallées, ils grimpent jusque sur les crêtes aigües. Toute cette multitude avance, ondulant de croupe en croupe, comme une invasion barbare, chaque bataillon poussant l'autre, vers la terre des hommes, pour l'envahir et l'occuper comme aux premiers jours. (Notes sur la province)".

rige ce qu'aurait d'âpre et de farouche même la conduite que tient Gilbert dans la vente chez Lureux (c. IX). Et toutes ces scènes emportées, qui constituent la trame même de la vie ouvrière, se tamisent grâce à l'angélique figure d'Antoinette Jacquemin. La jeune fille projette un rayon d'idéal sur ce drame réaliste; et le sacrifice que s'impose Meximieu de son amour pour elle idéalise davantage le rêve pacifique de l'auteur.

* * *

C'est dans ces aspirations vers la paix que se résume la thèse même du *Blé qui lève*. Quelques membres de l'école sociologique considèrent comme un fait la lutte entre les ouvriers et les patrons. Pour eux le contrat de travail est un contrat de vente, non de louage. Et, de même qu'entre le vendeur et l'acheteur il existe une irréductible opposition, le second voulant payer le plus bas prix possible pour la marchandise-travail et le second ne consentant à la livrer qu'au plus haut prix possible (1); ainsi entre le chef d'atelier et ses manoeuvres il semble que le régime de la concurrence empêche toute entente au sujet du salaire. Les deux armées, celles du travail et du patronat, doivent donc rester béatement en présence l'une de l'autre et s'observer d'un oeil louche comme le faisaient "les frères ennemis".

Aux bons résultats de cette paix armée M. Bazin ne croit pas. Il estime sans doute, à l'exemple de tous ceux qui ne sont pas aveugles, que la guerre sociale est un fait. Mais, cette situation violente, il pense avec raison qu'on peut la dénouer.

La solution qu'il propose a été préparée par une étude attentive des conditions au milieu desquelles se débat la société actuelle en France. Le mal provient de ce que la démarcation qui sépare les classes, au lieu de s'atténuer et de s'effacer, se creuse chaque jour davantage. L'aristocratie capitaliste a remplacé l'aristocratie nobiliaire; la soif des dignités

(1) *L'Eclair*, de Paris (18 janvier 1908), résume très clairement cette théorie nouvelle du contrat de travail et distingue entre "l'idée patronale traditionnelle (louage) et l'idée ouvrière ambiante (achat et vente) en matière de travail".

s'étanche avec la fureur plus grande encore de l'argent. Mais, en face de cette ploutocratie, se dresse la horde des gueux d'autant plus ardente à détrôner l'aristocratie de l'or qu'elle possède moins du précieux métal. Faire disparaître de part et d'autre cette ambition fébrile de richesses matérielles, expliquer à la démocratie la nécessité des inégalités sociales et à la ploutocratie son devoir de justice et de charité à l'égard des miséreux : tel serait le moyen d'enchaîner la révolution qui menace de bondir sur le monde.

Or, justice et charité sont affaire de religion. C'est à celle-ci qu'il appartient de rappeler aux foules ces devoirs méconnus. Malheureusement les ministres de la seule vraie religion se tiennent si éloignés des armées en présence que leur voix ne se fait plus entendre. Il faut donc que le prêtre descende vers le peuple, qu'il lui dise à l'oreille les paroles de paix et de réconciliation. Comme Michel de Meximieu s'est rapproché de Cloquet, l'abbé Roubiaux doit redevenir à son tour l'ami de Gilbert et de Michel. La paix sera une réalité le jour où le ministre de Dieu, se plaçant entre les deux combattants, aura forcé le riche à donner au pauvre de son superflu, en outre du juste salaire, et le pauvre à aimer le riche, même si celui-ci lui accorde seulement ce qui lui revient de droit.

* * *

Si l'on ne peut guère compter sur un accord entre les nobles et les gueux, on n'est pas utopiste pour penser que le régime de la séparation religieuse, en forçant le prêtre à attendre sa subsistance de ses seules ouailles, le contraindra par là même à se rapprocher de la noblesse et du peuple. Il sentira mieux, quand il sera sustenté directement par les fidèles, le besoin de se dévouer pour eux. Et, puisque cent ans de révolution ont créé dans les vieilles couches de la société une situation qu'il n'est guère possible de changer, il s'attachera à prémunir contre le virus socialiste les générations qui montent à la vie : l'enfance et la jeunesse. Il aidera ces deux forces à se développer dans le calme en empêchant la foi de s'effriter, comme il en arriva pour la religion de Gilbert Cloquet : "Il abandonnait peu à peu des

idées qu'il avait eues, sans éclat et *sans se vanter du changement*; car il n'était pas sûr de bien faire en changeant de la sorte.... Il céda à de petites raisons et à *l'universel entraînement*, parce que son esprit n'avait que *peu d'amour* et que sa force était *sans direction* (57)."

Dieu merci! nous n'en sommes pas encore là. Notre suffisance n'en est pas arrivée à "se vanter du changement", quand nous laissons se dissoudre notre foi. "L'universel entraînement" nous tourne de préférence au respect de l'autorité, de la religion, de la morale individuelle et sociale. Par le fait même "l'amour" n'est pas éteint dans nos coeurs. Et si, par hasard, la force de notre jeunesse s'était jamais dépensée "sans direction", on peut croire que la concentration des énergies juvéniles qu'opère l'A. C. J. C.-F. et la ferme poussée que nos Pasteurs ont imprimée à cette oeuvre la garantiront pour longtemps contre la séduction des doctrines socialistes. Il lui suffit pour cela de continuer à marcher la main dans la main avec ce clergé comme il suffit à ce dernier de ne pas se tenir à distance des jeunes.

Cette union étroite de la jeune génération et de l'autorité religieuse se fait d'autant plus nécessaire que les questions sociales commencent à devenir plus aigües dans nos centres ouvriers surtout. L'une et l'autre trouvera, dans le livre de M. Bazin, une excellente leçon de choses. Et si nos frères du sacerdoce se demandaient quel rôle il leur convient de jouer dans cette lutte qui s'ouvre à peine, ils apprendraient là qu'ils en sont par essence les pacificateurs. L'exemple d'ailleurs leur est venu de haut, si tant est que les deux chefs de notre épiscopat furent les premiers à tendre aux foules aigües le rameau d'olivier. Quand ils auront relu les solutions que fournirent aux questions ouvrières Nos Seigneurs les archevêques de Québec (1) et de Montréal (2), ils connaîtront le meilleur moyen de faire *lever le blé* de la paix sociale.

(1) Turmann (Max.): *Activités sociales*, P. IV, c. I, pp. 307-315 (in-12, 393 pp., Paris, Lecoffre, 1906, 3 frs. 50).

(2) *Semaine Relig.*, Montréal, 24e année, V. 47, No 12, 19 mars 1906, pp. 185-195.

Emile Chartier, ptre.

Impressions de Woerishofen



L'EAU, l'air et la lumière, cette merveilleuse trilogie que Dieu, dans sa haute sagesse, créa pour la subsistance de l'homme, ont été l'objet de si nombreuses études et de si concluantes démonstrations scientifiques qu'il serait audacieux autant que fastidieux, dans un modeste article de REVUE, de prétendre innover au sujet de leurs propriétés. Néanmoins, pour ne parler ici que de l'eau, il nous semble qu'en ces temps de culture physique, où l'hydrothérapie fait de si légitimes progrès, il sera toujours d'utilité publique d'en vulgariser la notion et les mérites. La classe indigente, autant et plus peut-être que la classe aisée, n'en peut que bénéficier.

Les anciens avaient reconnu depuis longtemps les propriétés curatives de l'eau. Hippocrate, surnommé à juste titre le *Père de la médecine*, en parle dans un ouvrage resté célèbre qu'il écrivit l'an 460 avant Jésus-Christ; Celse, médecin et érudit du temps d'Auguste, soignait ses patients les plus illustres au moyen de l'eau; et on raconte que saint Celse, un martyr, né à Ciniez, près de Nice, en l'an II, fut aussi un disciple convaincu de l'hydrothérapie. Depuis, dans tous les siècles, la bonne renommée des vertus curatives de l'eau n'a fait qu'augmenter.

L'ouvrage du fameux Curie, publié en 1798, prouve que la médication par l'eau froide n'a pas d'égale, parce qu'elle n'offre jamais de danger et qu'elle produit toujours, sinon une guérison complète, du moins une amélioration si grande et si positive dans l'état du malade que ce dernier se croit lui-même guéri. C'est Curie, et plus tard Giannini, le célèbre médecin milanais, qui ont commencé l'application des affusions froides

au traitement des fièvres et des maladies contagieuses; et c'est réellement à leur époque que l'hydrothérapie a reçu sa consécration scientifique et que les nombreux systèmes qui la complètent au point de vue médical, ont pris naissance et se sont largement développés.

L'un de ces systèmes, devenu, depuis une dizaine d'années, le plus populaire, le plus efficace, et aussi le moins dispendieux qui soit, c'est la "*Cure d'eau*" de Mgr Kneipp: le système Kneipp.

Le digne curé de Woerishofen n'a pas inventé l'hydrothérapie; mais il l'a puissamment vulgarisée. Souffrant lui-même d'une maladie qu'il croyait incurable, il expérimenta sur sa personne la vertu curative de l'eau, se guérit complètement et acquit tant d'expérience qu'il devint le guérisseur paternel de milliers de malades qu'on voyait affluer à son modeste presbytère bavarois, comme vers une grotte miraculeuse. Et sa méthode particulière, mise à la portée de tout le monde, s'est tellement propagée en France, en Allemagne et en Angleterre, que chaque grande ville de ces pays possède maintenant son établissement Kneipp.

Avant toute chose, il convient de dire, à la louange du bon curé, qu'il a lui-même déclaré que "*rien n'est absolu en thérapeutique*", et, que, par conséquent, il ne faut pas être plus absolu dans l'emploi de l'eau froide, quand l'économie fonctionne mal, que dans l'usage de la nourriture, quand on n'a pas d'appétit. Ceci dit—pour le plus grand bien de ceux qui ont la manie d'écouter tous les préjugés—nous ajouterons que le système Kneipp a encore le bon sens de ne procéder qu'à la suite d'une consultation et d'un examen approfondi, et que lorsque tous les moyens d'investigation, que l'art du diagnostic a découverts, ont été utilisés. En conséquence, il y a un traitement spécial pour chaque maladie.

Ce traitement, qui paraît rude et difficile à la majorité des personnes qui craignent le contact de l'eau, est, au contraire, des plus doux et devient à la longue des plus agréables. Ainsi aux malades qui commencent à suivre le traitement, à ceux qui sont faibles surtout et qui ne possèdent que peu de chaleur propre, qui sont anémiques ou qui sont trop nerveux, Kneipp

prescrit d'abord l'eau tiède, principalement en hiver. Le bon curé connaissait donc l'art des accommodements ! D'ailleurs le système Kneipp, s'il était quelque peu rude à ses débuts, s'est considérablement modifié après quelques années d'expériences et de résultats acquis. Ainsi, il ne commande plus indifféremment le matin ou le soir ses applications d'eau ; parce que, chez certaines personnes, ces lotions ou ces compresses, faites le soir, nuisent à la santé, tandis que chez d'autres elles sont des plus salutaires, pourvu toujours qu'elles soient appliquées avec science, intelligence et méthode.

Le système Kneipp tout entier, dont on pourrait remplir plusieurs volumes, varie selon les sujets et selon les maladies dont ils souffrent. Il exige du discernement, il faut compter avec les tempéraments et savoir choisir l'époque où les applications d'eau conviendront le mieux. Parmi celles qui sont conseillées à tout le monde, comme mesure préventive, ou comme règle d'hygiène—car rien ne vaut pour être pratique comme un exemple—une des plus élémentaires et des plus simples est l'ablution ou la lotion. C'est un lavage rapide, à la grande eau, de tout le corps ou d'une partie du corps. Ce lavage doit toujours se faire le matin de bonne heure, et à l'eau froide. On se sert, de préférence à toute autre chose, d'une serviette de grosse toile pliée en quatre et que l'on place sur la main largement ouverte. Il convient de ne pas oublier que la rapidité d'exécution est une des qualités essentielles de cette application ; qu'il faut agir franchement, sans hésitation et surtout sans surexcitation ; qu'une minute suffit largement à l'opération ; qu'enfin on évite de la faire quand on a froid ou que l'on sent des frissons, car il y aurait danger. Par contre, il n'y a jamais d'inconvénient à l'expérimenter lorsqu'on a très chaud, pourvu que l'on ne se place pas dans un courant d'air. La lotion terminée, il faut, sans s'essuyer d'aucune façon, remettre vivement ses vêtements et se livrer aussitôt à un travail manuel quelconque, ou encore à une marche rapide d'un quart d'heure. La réaction la plus salutaire se produit alors et l'on se trouve si bien, que l'on comprend immédiatement l'importance du traitement pour la santé. On n'a pas à se préoccuper si le corps séchera sans inconvénient, car il

est prouvé qu'il sèche beaucoup mieux ainsi, que s'il avait été essuyé au préalable avec une serviette.

"*Mundus vult decipi: le monde veut être trompé*, répétait souvent Mgr Kneipp; et quand on lui dit des vérités incontestables, il hésite, se moque de vous, s'il ne vous insulte pas"! Telle a souvent été et telle sera longtemps la récompense qu'on accorde ici-bas aux meilleurs serviteurs de l'humanité. Consolons-nous en méditant les paroles du poète:

"Vous insultez cet homme, vous lui crachez au front,
Qu'importe! il a semé. Les fleurs refleuriront";

et rendons grâce à Dieu d'avoir créé pour la santé physique, comme pour la régénération morale dans le baptême, le remède si simple et l'élément matériel si bien à la portée de tous qui est l'eau, l'eau claire et naturelle: *Aquae omnes... laudent nomen Domini!*

Oscar-B. Osborn.

A la Poursuite de l'Eclipse de 1905 ⁽¹⁾

(Suite)



LE vendredi, 25 août, à neuf heures du matin, nous arrivons à la Pointe-aux-Esquimaux. Je dirais plus exactement, je crois, la Pointe tout court, car il n'y a pas d'Esquimaux aujourd'hui dans ce joli poste et plusieurs se demandent si jamais ces habitants des glaces ont demeuré sur la côte. Monsieur Turner, du Bureau d'Ethnologie de Washington, pense cependant qu'ils l'ont habité jusqu'en 1600. A cette date, ils auraient été refoulés vers le détroit de Belle-

Isle par les Sauvages à qui les Français avaient prêté des armes à feu.

Avec son quai, son grand pensionnat de jeunes filles, sa jolie église, ses maisons nombreuses, la Pointe, vue de la mer, offre l'aspect d'une petite ville. Son port n'est pas fermé comme celui des Sept-Iles, mais c'est un fort bon port marchand où même les navires d'un tirant d'eau de 25 pieds peuvent approcher à 50 pieds de la rive. Il est protégé contre les vents et les vagues du large par une île haute qui s'allonge parallèlement.

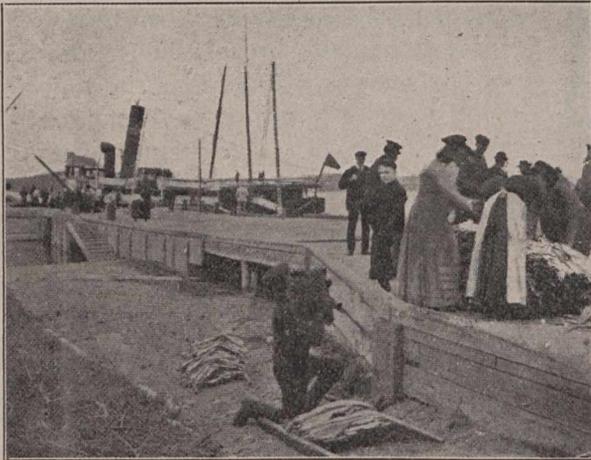
Il semble qu'on veuille nous faire fête. Les drapeaux flotent au vent et la population est descendue sur le quai.

Les bureaux de la poste et du télégraphe sont à quelques pas du quai, logés dans la même maison. Nous y courons pour prendre contact avec le monde. Inhumaine perversité! nous souhaitions apprendre quelque nouvelle terrifiante: un cata-

(1) Voir *La Revue Canadienne* de janvier dernier.

clysmes, une révolution? Mais rien ou si peu. La cote de la Bourse illumine la figure de l'un, altère la physionomie de l'autre... La récolte de Manitoba est bonne et assurée... Toronto est calme... Québec et Montréal continuent de se regarder un peu de travers... En somme, le monde se porte ni mieux ni plus mal qu'au jour de notre départ. Evidemment nous sommes moins qu'un grain de poussière dans le rouage des multiples administrations du pays.

Les salutations terminées, un mouvement se produit dans la foule; c'est que la pluie menace, et qu'il faut protéger la mo-



La Pointe-aux-Esquimaux.—le quai

rue qui sèche en longues files sur des claies disposées tout près du quai. Des jeunes filles, dont tout le monde a remarqué la mine modeste et distinguée, s'empressent à la tâche. Elles enlèvent par larges brassées le poisson déjà raidi et presque sec pour l'empiler en pyramides qu'il sera facile de mettre à l'abri.

Jusqu'à ce jour, la Pointe s'est arrogé, sans conteste, le titre de capitale du Labrador. Elle est le chef-lieu de la Préfecture du Golfe; un magistrat et un coroner y ont leur résidence; le commerce y est actif. Bref, il semblait que ce titre lui fut

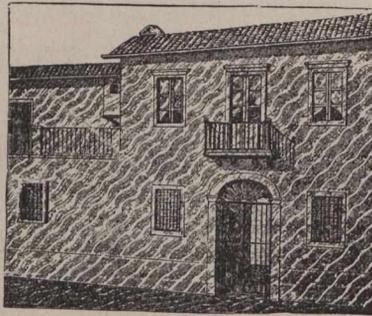
assuré pour toujours. Mais une inquiétude subite vient de s'emparer des esprits. On prête à Mgr Blanche, nommé récemment vicaire apostolique du Golfe Saint-Laurent, l'intention d'établir le siège épiscopal à Sept-Iles, en prévision de l'importance industrielle prochaine que prendra Clark City, la ville voisine.

Le sifflet appelle par trois fois les passagers répandus de tous les côtés. A onze heures nous disons au revoir à ce peuple charmant et nous nous dirigeons à toute vapeur sur Natashquan. A six heures nous apercevons quatre groupes de blanches maisonnettes. Les premières baignent presque dans l'eau; les dernières s'étagent jusqu'au sommet de la côte et se cachent derrière un bouquet de sapins dominés par un joli clocher et par une haute maison en construction destinée aux Pères missionnaires.

Le port de Natashquan est d'un abord difficile. De nombreux rochers, la plupart très plats, sombres et polis comme des dos de monstres marins, apparaissent çà et là. Nous avançons lentement, lentement, en jetant la sonde de minute en minute, jusqu'à une centaine de verges du rivage. A peine a-t-on signalé notre arrivée que des dizaines d'embarcations semblent surgir de l'onde. Il en vient de toute part. Le navire est pris d'assaut. On monte à la fois par l'escalier de service et par l'échelle de corde à l'usage des marins. Les marchandises s'échangent en un tour de main. On se hâte, car il faut sortir du milieu de ces récifs et gagner la haute mer avant la nuit. C'est bientôt fait. A sept heures nous sommes en plein océan, emportés vers Blanc-Sablon que nous atteindrons demain après-midi.

Maintenant, la question de l'éclipse occupe presque exclusivement les esprits. Dans le petit salon on ne parle que du grand phénomène. Chacun apporte son contingent de notions astronomiques. Quelle variété dans les études! quelle faiblesse sur certains points! quelle force sur d'autres! A la dizaine que nous sommes, il est douteux que l'on puisse former la substance d'un astronome, d'un Faye, d'un Lockyer, d'un Jaussen. Pour l'un, tout l'intérêt se porte sur les "ombres volantes"—bandes alternantes claires et ombrées courant les unes

après les autres—qui se montrent sur les grandes surfaces quelques instants avant la disparition totale du soleil. C'est un dévot de l'optique, celui-là. A ses yeux, cette curieuse vision est un phénomène de diffraction. Une étroite fente, pratiquée, par un coup de canif, dans une feuille de papier interposée entre l'oeil et la lampe, laisse voir à tous les délicates franges de diffraction tout à fait semblables, à la grandeur et au mouvement près, aux "ombres volantes". Difficile question résolue ainsi en deux minutes, en dépit de graves auteurs, ouverts là sur la table, qui confessent leur ignorance sur ce point. Et de même pour une deuxième, pour une troisième question. A chacune nous trouvons une réponse finale. Mais voici qu'un



Ombres volantes sur la façade d'une maison
(1870)

pessimiste, un pince sans-rire,—"chauve-souris des champs de bataille" comme dirait Rostand,—soulève en trois mots la question principale, celle que nous avons tous en tête, mais que personne n'ose aborder: Verrons-nous l'éclipse? Un silence engoissant laisse flotter la question en suspens comme un cauchemar. Monsieur Pope ouvre un rapport du Bureau météorologique du Gouvernement. Les conditions climatériques de North West River y sont notées année par année, jour par jour. Oh! ce rapport, comme il est décourageant. Les mentions: *brouillard, ciel nuageux, pluie...* apparaissent en regard de presque tous les jours de cette fin d'août. Il y a bien ci là, une éclaircie, un rayon de soleil, un oeil de la tempête, mais si

rare, si avares que nul n'ose en tirer un pronostic rassurant. Tout de même personne ne désespère; et c'est la tête remplie de visions astronomiques: couronnes solaires, protubérances lumineuses, perles de Bealy, etc., que nous nous éclipsions nous-mêmes tour à tour pour regagner nos cellules.

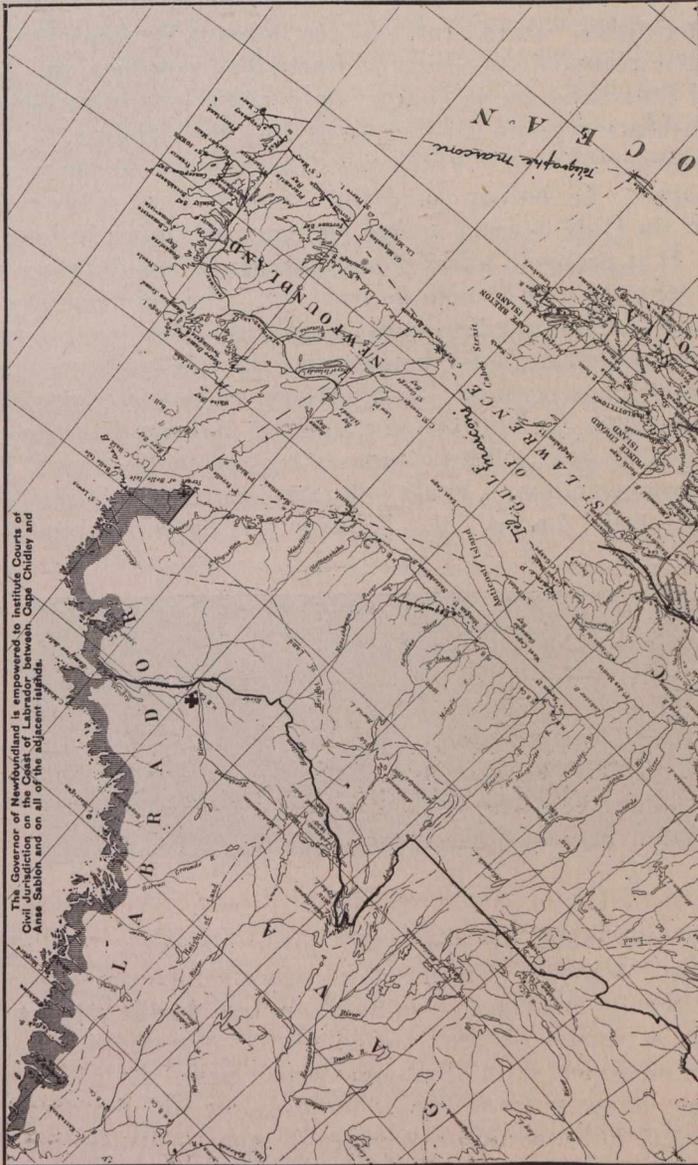
Le lendemain, nous longeons les côtes, quoique généralement d'assez loin. Parfois nous nous rapprochons de grands rochers dénudés, tels que le Mécatina. Toute cette terre présente un aspect de désolation indescriptible. C'est bien "le royaume de Caïn, selon la pittoresque expression de Jacques-Cartier. Bientôt nous serons en vue de la Baie-des-Esquimaux où se trouvait le fort de Brest. Cartier s'y arrêta, le 10 août 1534, pour s'approvisionner d'eau et de bois. Il y trouva, dit-on, une population de mille Européens. Plus loin est la baie de Brador, connue par le fort Pontchartrain construit pour la protection des pêcheurs français. "Il est évident, écrit M. Pope dans *Jacques Cartier, sa vie et ses voyages* que cette partie de la côte était assez bien connue des Européens lorsque Cartier la visita, car la plupart des havres étaient déjà nommés. Ceci est surtout le cas pour le havre de Brest, rendez-vous important, à cette époque, pour les pêcheurs basques qui fréquentaient ces parages. Cartier mentionne comme chose ordinaire la rencontre qu'il fit d'un grand navire—une grande *nave*—de La Rochelle, cherchant le port de Brest."

Ces vieux souvenirs, quelque peu enveloppés de mystère, s'effacent devant un problème important, plein d'actualité. Quelles sont, à l'est, les bornes de la Province de Québec? Dans quelques jours nous nous arrêterons à l'entrée de la baie de Blanc-Sablon. On sait que Terre-Neuve possède la côte du Labrador. En vertu de Lettres patentes datées de 1876, sa juridiction s'étend "sur toute la côte du Labrador, depuis l'entrée de la Baie "d'Hudson (Cap Chidley) jusqu'à une ligne, courant franc, "nord et sud, à compter de la baie Sablon sur la dite côte jusqu'au 52e degré de latitude nord, et sur toutes les îles adjacentes à cette partie de la dite côte du Labrador". Cette démarcation est indiquée fidèlement sur nos cartes. Par quel artifice Terre-Neuve étend-elle ses prétentions sur un territoire immense situé loin des côtes et bien à l'ouest de la ligne fron-

tière définie par les Lettres de 1876? Toute la difficulté réside dans l'interprétation du mot "côtes". Il semble évident que Terre-Neuve entend par ce mot non seulement les côtes de l'Océan, mais aussi les côtes des baies plus ou moins profondes dans lesquelles pénètre l'eau salée. A ce compte le Lac Melville serait considéré comme une immense baie ouvrant sur l'Océan par la passe étroite de Rigolet. Ces prétentions ne sont pas purement platoniques, puisque tout en protestant, le Dominion a dû faire jouer les ressorts de la diplomatie pour soustraire la Mission canadienne aux ennuis d'une inspection douanière. De plus, sur la rive sud de la rivière Hamilton, en plein domaine de la Province de Québec, nous verrons une scierie très-active exploitant les forêts voisines, mais en vertu d'un permis de Terre-Neuve. Il y a plus encore. Il paraît, grâce à de vieux parchemins, que nos voisins insulaires veulent que la ligne frontière suive la longitude 64.5 ouest, depuis le cap Chidley jusqu'à Mingan, vis-à-vis la tête de l'Île d'Anticosti. De sorte que tout le cours presque de la rivière Hamilton avec les Grandes Chutes de 300 pieds, les plus majestueuses de notre globe, sortiraient du Dominion! Les tribunaux sont saisis à l'heure présente, je crois, de ces litiges. Espérons que notre pays ne subira pas une nouvelle mutilation. Les Terre-neuviens ne sont pas des Américains, et le Labrador n'est pas l'Alaska!

Le détroit de Belle-Île que nous traversons vers six heures du soir est bien intéressant pour le touriste; il l'est moins pour le marin. Les grands phares, à feux tournants, de Bould et de Norman du côté de Terre-Neuve, ceux de Blanc-Sablon et de Belles-Amours, sur la côte du Labrador, nous rappellent vivement les dangers de ce passage. Le Canada a construit, à grands frais, tous ces phares. Sa sollicitude s'étend même jusqu'à l'île de Belle-Île, à une quinzaine de milles en mer, où deux phares de première classe indiquent l'entrée du détroit. Je vois aussi à droite et à gauche, les postes de télégraphe sans fil élevant bien haut leurs antennes réticulées. Il y en a deux ici: Pointe-Amour et Pointe-au-Maurier. Avec les bureaux de Cap Whittle—à mi-distance entre Natashquan et Blanc-Sablon,—de la Pointe-à-la-Renommée, (Fame Point), sur la côte de Gaspé, du cap Ray et du cap Race, sur les pointes est et ouest de la côte sud de Terre-Neuve, avec celui de l'Île-de-Sable, le

télégraphe Marconi forme un réseau judicieusement établi pour assurer la navigation dans le Golfe Saint-Laurent.

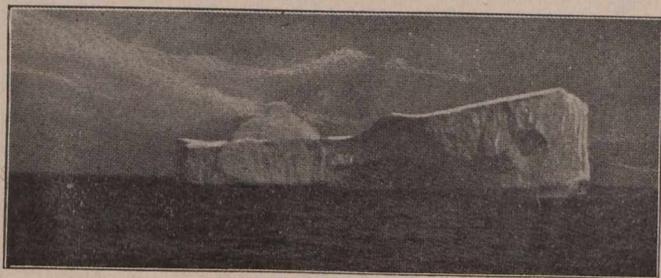


The Governor of Newfoundland is empowered to institute Courts of Civil Jurisdiction on the Coast of Labrador between Cape Chidley and Anse Sablon and on all of the adjacent islands.

LES COTES DU LABRADOR
(la croix indique le poste de North West River)

C'est pendant la nuit que nous passons devant Château-Bay. Château-Bay est la poste terminal de la grande ligne télégraphique qui court sur la côte du Labrador, depuis Tadoussac jusqu'à l'Océan. On a multiplié les bureaux de dépêches. Le plus petit groupe de pêcheurs se flatte d'en posséder un. Aussi bien, il faut entendre le concert de bénédictions qui s'élève de ces lointaines régions à l'adresse de nos gouvernants.

Dimanche, 27 août. Voici que nous sommes en plein océan Atlantique. Le bateau se dirige vers le nord. Le contre-courant du Gulf Stream amène les eaux arctiques le long des côtes. Il y promène aussi d'énormes banquises de glace flottantes connues sous le nom de *icebergs*. Ceux-ci cheminent en lente procession d'une imposante grandeur. J'en compte vingt-deux sur une même ligne dans un parcourt de quelques milles. Nous les frôlons presque. A la surface, ils ont la teinte blanc-mat de la glace fondante de nos rivières, mais en dépit de cette apparence, ils sont solides comme le roc; et quelle masse! Nous nous sommes amusés à cuber celui que représente la photographie ci-jointe due à M. Johnson. Il mesure, au jugé:



Iceberg

hauteur, au-dessus de l'eau, 200 pieds: largeur, 500 pieds; épaisseur 250 pieds. Un prisme de glace s'immerge dans l'eau de mer des dix-onzièmes de sa hauteur. Les marins estiment cependant, à raison de leur forme plutôt pyramidale, que les icebergs émergent d'un cinquième à peu près. Celui-ci aurait donc une hauteur totale de 1000 pieds, ce qui donnerait un bloc de 125 millions de pieds cubes de glace. Multiplions par

vingt, par cent, et nous aurons une idée de l'apport de froidure dissipée journallement sur les bancs de Terre-Neuve à la rencontre du Gulf Stream montant des régions chaudes. J'ai, de longs quarts d'heure durant, contemplé ce spectacle. A vrai dire je ne pouvais en détourner mes regards, j'étais fasciné par cette gigantesque et incessante activité de l'Océan. En ce jour du Seigneur, ces vers du poète montaient spontanément à mes lèvres :

L'Univers m'embarrasse, et je ne puis songer
Que cette horloge existe, et n'ait point d'horloger.

Les icebergs sont la terreur des navigateurs ; le pilote ne les perd jamais de vue. Son oeil de lynx les suit même à travers l'obscurité de la nuit. Une espèce de phosphorescence ou d'illumination, venant je ne sais d'où, les fait ressembler vaguement à un phare perdu aux limites lointaines de l'horizon. D'autre part, ils sont parfois la providence des marins. Ainsi nos réserves de glace et d'eau douce tendaient vers l'épuisement, mais le capitaine ne paraissait pas se préoccuper de cette fâcheuse disette ; il savait où se ravitailler. Une équipe de marins armés de haches et de piques, se dirigent bientôt vers un fragment d'iceberg qui flotte comme une blanche mouette à quelques cent verges et revient avec un plein chargement de gros blocs transparents. Nous aurons à table une boisson polaire ; ce qui n'est point banal. J'aurais aimé y trouver quelques vestiges des régions inexplorées, un infusoire, une branche de lichen, un grain de sable ou d'argile, mais, recherche vaine, l'eau est pure et la glace est limpide comme le cristal.

Le bateau incline maintenant vers l'ouest pour pénétrer dans l'estuaire de la rivière Hamilton. Nous saluons à gauche, sans les voir, deux missions envoyées par les observatoires de Lick et de Harvard. L'une est installée à Cartright, l'autre à Indian Tickle. A huit heures nous mouillons pour la nuit à Rigolèt, à l'entrée du goulet par où le Lac Melville communique avec l'Océan. Rigolèt est dans le territoire d'Ungava. La compagnie de la Baie d'Hudson, dont le drapeau flotte sur deux cents comptoirs canadiens, fait ici un commerce important.

Nous verrons demain sur le quai des centaines de barils remplis de saumons et de truites salées. Nous sommes accueillis au débarquement par six beaux chiens esquimaux aussi grands que les chiens du Mont Saint-Bernard mais plus légers. Ils viennent en groupe comme pour protester de concert contre la venue d'étrangers. Leur mine de loup inspire, à première vue, quelque frayeur, mais nous sommes bientôt rassurés. Ils sont les meilleurs d'une troupe de quelques douzaines de mauvais sujets que la Compagnie tient enfermés pendant l'été, là-haut dans un corral. Quelques-uns sont féroces comme des fauves; il faut les isoler. Leurs cris, leurs gémissements, l'écume qui coule de leur gueule enfiévrée rappelle le souvenir des malheureux chiens sur lesquels Pasteur essayait le virus de la rage.

Le lac Melville présente une belle nappe d'eau salée de 60 par 30 milles. Il conviendrait bien de dire un mot des montagnes Mealy qui le bordent au sud et sur le sommet desquelles nous découvrons des plaques blanches qui ont toute l'apparence de glaciers. Mais notre esprit est fermé aux choses terrestres. Les jeunes baleines, tout près, ont beau folâtrer en troupes joyeuses, lancer des colonnes d'eau par leurs événements, nous détournons les yeux pour ne point voir ces gros souffleurs. Les matelots eux-mêmes n'ont plus qu'une idée. Ils se dépêchent de tout inonder et de tout froter. Sous leurs coups répétés les cuivres, les ferrures brillent comme des miroirs. Ils suspendent avec art aux cordages une multitude de petits drapeaux de toutes les couleurs et de toutes les formes. Le capitaine a revêtu l'uniforme des grands jours. Tout le monde est sur le pont. Enfin, vers quatre heures, au détour d'une petite pointe de terre, nous apercevons sur la côte basse une rangée de tentes blanches et quelques constructions vagues sur lesquelles flottent trois drapeaux tricolores et une douzaine de drapeaux du Canada. Nous sommes au terme de notre course. C'est ici North West River: la station de la Mission canadienne de l'éclipse! Les confrères qui nous ont précédés de trois semaines sur ces rives désolées nous accueillent avec des manifestations indiscibles de joie. Les acclamations, les décharges d'armes à feu répondent, de la rive, au sifflet du ba-

teau. En un rien de temps les chaloupes sont mises à l'eau, et c'est les bras chargés de journaux, de lettres, et le coeur rempli de sentiments d'une cordiale et joyeuse confraternité que nous nous empressons d'atterrir.

C.-Philippe Choquette, prêtre.

(La fin prochainement).

A Travers les Faits et les Œuvres

La session anglaise. — Le discours du trône. — Débats sur l'adresse. — Sir Henry Campbell Bannerman. — Le budget militaire. — La situation ministérielle. — Le parti ouvrier. — Un congrès. — Programme socialiste. — Encore un régicide. — Assassinat du roi de Portugal et de son fils aîné. — Quelques notes biographiques. — La crise politique à Lisbonne. — Nouveau roi et nouveau ministère. — Mort du cardinal Richard. — La session française. — Le débat sur le Maroc. — Rentrée sensationnelle de M. Delcassé. — La chute finale de l'abbé Loisy. — A l'Académie française. — Réception de M. de Ségur. — M. Vandal. — Au Canada.

La session du Parlement anglais a été ouverte le 29 janvier par le roi Edouard VII, au milieu de la pompe habituelle. La reine, le prince et la princesse de Galles assistaient à cette solennité parlementaire. Le discours du Trône, après avoir fait allusion à la mort du roi de Suède, à la visite de Guillaume II, qui est de nature à resserrer les liens d'amitié entre les deux pays, à la conclusion d'une entente avec la Russie et d'un traité garantissant l'intégrité de la Norvège, a annoncé pour l'été prochain la tenue d'une conférence navale à Londres, où seront invités des représentants de toutes les grandes nations pour régler certaines questions importantes au point de vue des relations maritimes internationales. Le discours officiel parle aussi de la question macédonienne, de la question congolaise, des difficultés entre le Canada et le Japon, de la famine dans les Indes. Les bills suivants seront présentés : Bills relatifs à l'éducation ; aux heures de travail dans les mines de charbon ; aux habitations ouvrières ; au système d'évaluation des propriétés et aux modes de taxation ; à l'Université d'Irlande ; aux terres d'Irlande et aux terres d'Ecosse, etc. Le premier ministre, Sir Henry Campbell Bannerman, n'était pas assez bien portant pour assister à l'ouverture du Parlement. Et, coïncidence singulière, le chef de l'opposition, M. Balfour était aussi retenu chez lui par une indisposition.

Le débat sur l'adresse n'a pas été spécialement mouvementé. Le secrétaire du parti ouvrier, M. Ramsay Macdonald, a proposé un amendement pour exprimer le regret que le gouvernement ait négligé de recommander une législation pour remédier à la misère causée par le chômage, amendement qui a été repoussé par 195 voix contre 146. M. Long en a proposé un pour blâmer le gouvernement de n'avoir à soumettre aucune mesure relative à la répression des crimes et du désordre en Irlande. Cette motion a été rejetée par 214 voix contre 115. Lord Robert Cecil a critiqué l'arbitraire dont a fait preuve M. McKenna envers les écoles volontaires—ou confessionnelles—et il a soumis une motion de censure contre le Bureau d'éducation. Le vote a été de 272 contre 79. Finalement l'adresse a été adoptée le 7 février.

On continue toujours à parler dans les cercles parlementaires de la retraite possible du premier ministre à cause de sa santé chancelante. Sir Henry ne reprend guère de forces, et si son état ne s'améliore pas sensiblement d'ici à Pâques, on croit ou bien qu'il démissionnera pour faire place à M. Herbert Asquith, qui deviendrait premier ministre, ou bien qu'il retiendra ce poste, mais s'en ira à la chambre des Lords, où il aurait moins de fatigue, laissant la direction de la chambre des Communes à M. Asquith.

Le budget militaire vient d'être mis devant la Chambre. Il va désappointer sans doute le parti des pacifistes qui comptait sur une réduction des dépenses, tandis que les sommes demandées pour l'armée et la marine accusent une augmentation de \$3,000,000. Et cela sans qu'aucune diminution appréciable paraisse probable pour l'avenir. Le premier lord de l'Amirauté, lord Tweedmouth, déclare catégoriquement que le programme naval de l'Angleterre dépendra de l'accroissement que les puissances étrangères donneront à leurs forces maritimes. Car le gouvernement entend maintenir la marine britannique au degré d'efficacité jugé nécessaire pour la sauvegarde des intérêts nationaux et impériaux. La règle suivie jusqu'ici, et qui est devenue comme un axiome pour les autorités navales en Angleterre, c'est que la marine militaire anglaise doit être supérieure aux flottes combinées de deux autres grandes puis-

sances, quelles qu'elles soient. De son côté le secrétaire de la guerre, M. Haldane, a exprimé la conviction qu'il sera impossible de réaliser des réductions notables dans les dépenses de l'armée, à moins de diminuer le nombre des troupes servant dans les colonies. Si l'on affaiblit trop l'armée régulière, il faudra, suivant lui, demander à la milice des services auxquels on n'a jamais songé jusqu'à présent. Le budget de l'armée anglaise pour l'année 1908-1909 est de \$154,185,120, et les effectifs sont de 185,000 hommes tant pour la Grande-Bretagne que pour les colonies, à part les Indes, soit 5,000 hommes de moins que l'année précédente. Le budget de la marine est de 161,597,500. Ce qui fait un total de 315 millions de piastres consacrés à la défense et à la protection de l'empire britannique.

La session est commencée depuis bientôt un mois, et rien de bien important n'a encore été fait. Mais les questions brûlantes vont être incessamment abordées. En dépit de son énorme majorité dans la chambre des Communes, la situation du gouvernement n'est vraiment pas brillante. Il semble perdre continuellement du terrain dans l'opinion, au moins si l'on doit prendre les élections partielles comme un criterium. De plus les éléments qui composent sa majorité manquent de cohésion. On ne peut compter le parti nationaliste irlandais comme un groupe ministériel. Dans le vieux parti libéral il y a deux courants bien distincts, le courant impérialiste dont M. Asquith et Sir Edward Grey sont les représentants les plus en vue, et le courant antiimpérialiste que Sir Henry Campbell Bannerman lui-même et M. Morley personnifient. Enfin le parti ouvrier, qui marche généralement avec le cabinet où siège un de ses chefs, devient de jour en jour plus difficile à satisfaire et à diriger. Quelques jours avant la session, il a tenu à Hull un congrès qui a provoqué dans presque toute la presse anglaise des commentaires très défavorables. En effet une motion de principes y a été adoptée par 514,000 voix contre 469,000. Ces chiffres s'expliquent sans doute par les mandats donnés aux délégués des différentes associations ouvrières présents au congrès.—Et les principes ainsi proclamés, si nous en croyons l'analyse que nous avons sous les yeux, engageraient le *Labour*

Party à la socialisation des moyens de production et d'échange, à l'établissement de l'égalité sociale et économique entre les sexes, à l'émancipation du travail, bref toute la lyre du socialisme continental. Les journaux libéraux eux-mêmes ont dénoncé cette motion, et elle a suscité de vives controverses jusque dans le parti ouvrier, qui finira peut-être par se scinder en deux groupes.

Tout cela ne fortifie pas le parti ministériel, et donne au contraire de la confiance et de la combativité à l'opposition conservatrice.

* * *

Il y a déjà près de trois semaines que le roi et le prince du Portugal ont été assassinés à Lisbonne, et la presse des deux mondes s'occupe encore de cette sanglante tragédie et de ses suites. Quel monstrueux régicide! Quel spectacle que celui de ce souverain et de son héritier présomptif fusillés à bout portant dans leur voiture, de cet autre prince blessé, de cette reine héroïque qui veut faire un rempart de son corps aux êtres aimés qu'on assassine à ses côtés, et qui fait face aux bandits sans autres armes que les pauvres fleurs fragiles qu'elle tient à la main! Le monde civilisé a tressailli d'horreur à ces nouvelles effroyables. Et de toutes parts a éclaté une explosion d'indignation contre les doctrines révolutionnaires qui enfantent de tels crimes.

Le roi Carlos Ier était fils du roi Louis Ier et de la reine Maria-Pia, soeur du roi Victor-Emmanuel d'Italie. Né à Lisbonne en 1863, il avait épousé en 1886 la princesse Marie-Amélie, fille du comte de Paris. De ce mariage étaient nés deux enfants, le prince Louis-Philippe, duc de Bragance, et l'infant Dom Manuel. Carlos Ier régnait depuis le 19 octobre 1889. Il était doué de talents remarquables, parlait six ou sept langues, peignait très joliment, et possédait le renom d'un tireur de première force. En plus d'une circonstance, il avait fait ses preuves de bravoure, et on le savait inaccessible à la crainte. Depuis quelques années il était frappé des abus commis par tous les partis constitutionnels qui se succédaient au pouvoir.

C'étaient les régénérateurs, dirigés par M. Hintz Ribeiro, les progressistes ayant à leur tête M. Luciano de Castro, les dissidents qui suivaient M. Alpoim, et les régénérateurs-libéraux organisés en groupe distinct depuis peu d'années. Tous ces partis étaient monarchistes. Il y avait en outre un parti républicain, dont le leader était M. Bernardino Macheco. Le pouvoir passait tour à tour, par un régime de bascule, aux mains des régénérateurs et des progressistes, divisés plutôt par des conflits d'appétits que par des conflits de principes. La politique semblait se résumer à la question de savoir qui posséderait les clefs du trésor et l'exploitation du budget. Le roi, qui lui-même pendant quelque temps avait bénéficié des abus et imposé aux finances nationales des dépenses excessives, finit par se rendre un compte plus exact de la situation, et résolut de régénérer l'administration. Il fit appel à un homme politique un peu à l'écart des partis, M. José Franco, dont le caractère était très énergique, et que sa grande fortune mettait à l'abri de tout soupçon d'intérêt personnel. Il lui donna carte blanche, l'autorisa à dissoudre les Cortès au mois de mai dernier, et à gouverner par décrets. C'était une sorte de suspension de la constitution et de gouvernement dictatorial. Naturellement les partis, tous les partis, supplantés et annihilés, poussèrent de retentissantes clameurs, crièrent à l'absolutisme, à la tyrannie, et s'efforcèrent de soulever l'opinion. Sans doute le système adopté par le roi et son ministre était anormal. Mais il ne suffisait point de crier à la dictature, il aurait fallu prouver qu'en dernière analyse elle n'était pas nécessaire. "Dans le duel entre le roi et la révolution, écrit M. François Veillot, la cause juste et nationale était celle du roi". Et parlant de M. Franco, M. René d'Aral, publie dans le *Gaulois* cette appréciation : " Nous persistons à penser que, malgré ses erreurs, malgré ses abus de pouvoir, le dictateur d'hier est le premier et le seul parmi les hommes d'Etat portugais qui ait eu une conception courageuse et patriotique de la régénération de son pays; le premier et le seul qui ait osé s'opposer à des gaspillages éhontés, à des marchandages intolérables qui conduisaient le Portugal à sa ruine et la dynastie à sa perte".

Quoiqu'il en soit, la mort de Carlos Ier a mis fin au régime

d'exception qu'il maintenait. L'infant Manuel, proclamé roi a accepté la démission de M. Franco, et constitué un cabinet de concentration monarchique, dont le chef est l'amiral Ferreira Amaral. Le nouveau gouvernement a annulé les décrets du "dictateur" relatifs à la liberté individuelle, à la liberté de la parole et à la liberté de la presse. Les élections auront lieu prochainement.

* * *

Son Eminence le cardinal Richard, archevêque de Paris, est décédé le 28 janvier, à l'âge de 89 ans. Né le 12 mars 1819, ordonné prêtre en 1844, après avoir fait toutes ses études classiques et ecclésiastiques au séminaire de St-Sulpice, il résida à Rome pendant trois ans; puis, de retour en France, il devint bientôt vicaire général du diocèse de Nantes. En 1871, il fut appelé à l'évêché de Belley. En 1875 il fut nommé coadjuteur du cardinal Guibert. Et onze ans plus tard, en 1886, à la mort de celui-ci, il devenait archevêque de Paris. Enfin il avait été créé cardinal en 1889. L'illustre défunt était un apôtre et un saint. Il avait publié plusieurs ouvrages "aussi remarquables par la netteté et l'élévation des idées que par l'onction de la parole et la simplicité du style". Un de ses derniers actes publics avait été son apparition à l'établissement de Bon-Secours, où il allait recevoir les soeurs Augustines de l'Hôtel-Dieu de Paris, expulsées de cet antique maison hospitalière où leur Institut faisait le bien depuis treize siècles. Ses funérailles ont eu lieu à Notre-Dame de Paris en présence de cinq cardinaux, de dix archevêques et de trente-cinq évêques.

Son coadjuteur, depuis deux ans, Mgr Léon-Adolphe Amette, est devenu de plein droit archevêque de Paris. Il est âgé de 57 ans. Avant d'être associé à l'administration diocésaine de la capitale, il avait été sept ans évêque de Bayeux.

* * *

La rentrée des Chambres françaises a eu lieu le 14 janvier. Dès le début de la session on a repris l'étude de l'impôt sur le

revenu dont le Parlement s'occupe, avec des intermittences, depuis dix ans, et qui ne nous semble pas destiné à aboutir encore cette année. Comme intermède il y a eu un gros débat sur les affaires marocaines, provoqué par une interpellation de M. Jaurès. Celui-ci a fait une charge contre la politique ministérielle, et demandé qu'on délivre le pays du filet captieux où l'emprisonne la ligne de conduite suivie jusqu'à présent. Ont pris part au débat MM. Ribot, Delcassé, Raiberti, Deschanel, Tournade, Dubief, Delafosse, Pichon, Lucien Hubert, Boni de Castellane, Denys Cochin. Les discours les plus importants de cette longue discussion ont été ceux de M. Delcassé et Pichon, l'ancien ministre et le ministre actuel des affaires étrangères. La rentrée de M. Delcassé a fait sensation. On sait qu'au début de l'imbroglio marocain il avait dû donner sa démission devant l'attitude malveillante de l'Allemagne. Et depuis lors il avait gardé le silence. Cette fois il s'est dédommagé de sa réserve. Il a fait l'apologie de la politique suivie par lui, politique de longue haleine dont l'objectif était de fortifier la position de la France en Europe, par l'entente cordiale avec l'Angleterre, l'établissement de relations amicales avec l'Italie, tout en maintenant fermement l'alliance russe. Il n'a pas voulu conduire la France à la conférence d'Algésiras, mais puisqu'elle y a été conduite, il est de l'honneur et de l'intérêt du pays de poursuivre l'oeuvre commencée avec l'instrument, si défectueux soit-il, que l'acte d'Algésiras lui a mis en main. Il a terminé son discours par un beau mouvement. "Fortifions notre alliance et nos amitiés, s'est-il écrié, et fortifions l'armée de ces alliances... Les orages risquent d'autant moins de se déchaîner que nous serons moralement et matériellement mieux armés pour les affronter". Ce discours de M. Delcassé a pris les proportions d'un événement. La Chambre a fait une ovation à l'ancien ministre et toute la presse européenne s'est occupée de ses déclarations. En Angleterre les appréciations ont été cordiales comme "l'entente" entre les deux pays. En Allemagne, par contre, on a fait grise mine à cet exposé apologétique. Et c'est assez naturel, puisque l'orateur avait parlé en termes vraiment très dignes de la légitime

indépendance que la diplomatie française devait avoir en face de la diplomatie allemande.

M. Pichon, ministre des affaires étrangères, a répondu à M. Delcassé. Il a justifié l'acceptation de la conférence d'Algésiras, et soutenu que l'intérêt supérieur de la paix réclamait cet acquiescement. Et la même chambre qui avait acclamé M. Delcassé a couvert de bravos M. Pichon. M. Clémenceau n'avait-il pas raison de s'écrier un jour que l'incohérence est la caractéristique du régime? Le débat s'est terminé par un ordre du jour dans lequel la Chambre s'est déclarée résolue à appliquer l'acte d'Algésiras et à assurer la défense de ses droits et des intérêts de la France au Maroc, sans intervention dans la politique intérieure de l'empire chérifien.

Depuis que cette discussion parlementaire a eu lieu, les nouvelles du Maroc ont semblé indiquer que les forces de Mulaï Hafid, le compétiteur d'Abd-el-Aziz, inquiétaient et serraient de près les troupes françaises. Cependant le ministre de la guerre, le général Picquart, a démenti ces informations sensationnelles, et affirmé que la situation militaire au Maroc est excellente.

* * *

Comme on pouvait le prévoir, le malheureux abbé Loisy a consommé son apostasie. Ceux qui nous font l'honneur de lire régulièrement cette chronique mensuelle ont pu suivre ici les étapes de sa lamentable chute. Dès l'apparition de ses ouvrages, *Le Quatrième Evangile*, et *Autour d'un petit livre*, où il battait en brèche, au nom d'une fausse critique, le dogme de la divinité, de la résurrection de Jésus-Christ, les sacrements, l'institution divine de l'Eglise, etc., on pouvait entrevoir le terme auquel l'auteur est parvenu.

Il vient de publier deux ouvrages, l'un très volumineux l'autre beaucoup moins considérable. Le premier est intitulé *Les Evangiles synoptiques*; il a deux volumes in octavo, formant mil huit cent trente-deux pages en tout. Le second a pour titre: *Simple réflexions sur le décret du Saint-Office "Lamentabile sane exitu", et sur l'encyclique "Pascendi Dominici gregis"*. C'est une réponse directe aux condamnations pontificales. Le

prêtre révolté se dresse en face de celui qui est ici-bas le Vicaire de Jésus-Christ, et s'écrie : "J'ai parlé, je parle encore pour dire ce qui me paraît être la vérité. Si ce n'est pas pour moi un devoir, je crois au moins que c'est un droit". Il apostrophe audacieusement le Souverain Pontife : "Laissez-moi vous dire, Très Saint-Père, que si celui qui écrit ces lignes était l'orgueilleux que vous dénoncez en particulier dans vos encycliques, il ne serait pas resté dans l'Eglise à subir les humiliations dont on l'abreuve depuis quinze ans, et auxquelles votre Sainteté a mis le comble". Enfin il fait cette déclaration que d'autres dévoyés ont faite avant lui : "Il est impossible de prévoir quand et comment la pensée et la société modernes pourraient se réconcilier avec la foi et l'institution catholiques". Les journaux catholiques ont sommairement signalé ces livres—que "les règles de l'Eglise et même celles du simple bon sens" interdisent de lire,—et ils ont passé "en pleurant" sur le naufrage de l'apostat.

* * *

Dirigeons-nous encore vers le Palais Mazarin. Quelques-unes des meilleures qualités de l'âme et de l'esprit français semblent s'y être réfugiées comme dans un de leurs derniers asiles. Le 16 janvier M. le marquis Pierre de Ségur y était reçu à la place laissée vacante par la mort du regretté M. Edmond Rousse. Le nouvel académicien appartient à une noble lignée, distinguée à la fois dans les armes et dans les lettres. Un de ses ancêtres fut maréchal de France au XVIII^{ème} siècle et ministre de la guerre sous le règne de Louis XVI. Son arrière grand-oncle fut l'un des héros et l'historien pathétique de la campagne de Russie. Son bisaïeul maternel fut ce stoïque Rostopchine qui fit de Moscou un brasier pour en chasser Napoléon. Mgr de Ségur, le saint prélat et le docte écrivain, fut son oncle. Son trisaïeul et son arrière grand-oncle furent tous deux membres de l'Académie française. Le Palais Mazarin est donc un peu pour lui une maison de famille.

Suivant l'heureuse expression de M. Vandal—qui le recevait sous la coupole, à la place de François Coppée, empêché par la maladie—M. de Ségur avait une vocation ; les circonstances lui

firent d'abord embrasser une carrière. Il passa quelque temps au Conseil d'Etat. Mais bientôt les lettres et l'histoire s'emparèrent de lui entièrement. Son premier livre fut consacré au *Maréchal de Ségur*, son quadrisaïeul, dont il fit revivre dans une étude attachante, la noble figure. Il publia ensuite un ouvrage extrêmement curieux et piquant, *Le royaume de la rue Saint-Honoré*. C'est la célèbre madame Geoffrin et son cercle qu'il y met en scène en des pages charmantes, où la société du XVIII^{ème} siècle nous apparaît avec son esprit brillant, sa grâce légère, et son laisser-aller trop facile. M. de Ségur donna après cela au public un volume de morceaux détachés, qu'il intitula : *Gens d'autrefois*. Mais son oeuvre principale et maîtresse fut l'histoire, en trois volumes, du maréchal de Luxembourg, dont le glorieux surnom, le *Tapissier de Notre-Dame*, lui fournit le titre de ce beau livre. C'est ce magnifique ouvrage, où la profondeur de l'érudition est égalée par l'art de la composition historique, qui, après avoir valu à l'auteur le grand prix Gobert, lui ouvrit les portes de l'Académie française.

M. de Ségur a prononcé un très éloquent éloge de M. Edmond Rousse, cet avocat disert et merveilleusement lettré, qui a été l'une des gloires les plus pures du barreau français contemporain, et chez qui l'on honorait à bon droit, suivant l'éloge graphique du duc d'Aumale, "l'art de bien dire et le courage de bien faire". Nous aimerions à signaler plusieurs passages de cette belle harangue académique. L'un des plus remarquables est celui où le récipiendaire décrit, chez M. Rousse, la lutte intime de l'écrivain avec l'avocat. Ce maître du barreau se croyait mieux doué pour les lettres que pour le prétoire. Il avait particulièrement horreur de l'improvisation, qui pourtant au barreau est de nécessité journalière. "Le lettré délicat, l'impeccable styliste, souffrait jusqu'au supplice, d'entendre, au hasard du discours, se trainer les tournures pesantes, s'entrechoquer les mots impropres, "siffler les solécismes"; nul n'a plus pittoresquement dépeint le martyr intérieur de l'homme imprégné de belles-lettres qui, engagé dans une phrase sans issue, se sent contraint d'aller jusqu'au bout de sa course, parmi les plus étranges et les plus mortifiantes rencontres: "S'il se

reprend, malheur à lui! s'il hésite entre deux mots, il est perdu!" M. Rousse eut cependant à la barre de brillants succès de parole. Mais cela ne lui enleva jamais l'appréhension avec laquelle il abordait toujours la plaidoirie. Et, cédant à ses impressions de défiance personnelle, il a plus d'une fois placé l'art de l'orateur au-dessous de celui du littérateur. "Quoi de plus éphémère que la plus sublime éloquence? Plaidoyer, ou sermon, ou harangue politique, le discours, à peine prononcé, disparaît à jamais; fixée sur le papier, l'ardente parole est comme une lave figée et refroidie. Périssable entre toutes est l'éloquence du prétoire; les plus émouvantes plaidoiries sont, par nature, les plus vite oubliées; une séparation, un divorce, un procès d'héritage, voilà ce qu'au Palais on appelle une belle cause, comme dans une autre profession, on dit une belle fluxion de poitrine; mais ces drames de famille impliquent et exigent le mystère; l'avocat ne saurait, sans une sorte de trahison, divulguer publiquement, au profit de sa renommée, les douloureux secrets dont il est dépositaire".

C'est ainsi que M. de Ségur fait plaider M. Rousse contre l'éloquence, qui ne lui fut cependant pas cruelle. Et alors, prenant pour son compte la parole, le récipiendaire nous fait entendre cette vibrante réplique :

"Ces raisons ne sont pas sans force. Oui, de tout ce qui meurt, dans l'homme, ce qui meurt le plus, c'est la voix; et jamais la grande destructrice ne paraît avoir remporté une si complète victoire, que lorsqu'elle a glacé et scellé pour l'éternité des lèvres auxquelles se suspendait naguère l'admiration haletante des foules. Mais, si l'avenir échappe à l'orateur, quelle prise il a sur le présent! Combien il regagne en puissance ce qu'il perd en durée! Peut-on rêver une jouissance plus profonde, s'enivrer d'un plus noble orgueil, qu'à sentir son cœur, son esprit pénétrer, transformer, façonner à son gré les cœurs et les esprits d'une assemblée conquise? L'éloquence n'est-elle pas seule à réaliser ce prodige de recréer, fût-ce pour un court instant, des âmes, de susciter des volontés, d'établir un lien immédiat entre l'action et la pensée".

Tout l'éloge de M. Rousse par M. de Ségur est un morceau littéraire extrêmement remarquable. La physionomie de cet

avocat homme de lettres dont les plaidoyers étaient souvent des modèles de style, de ce bâtonnier intrépide qui brava les tyranneaux sanguinaires de la Commune pour essayer de leur arracher quelques victimes, de ce jurisconsulte dont une consultation célèbre devint un événement public, est dessinée par son successeur avec un rare bonheur d'exécution.

La réponse de M. Vandal n'a pas eu moins de succès que le discours du récipiendaire. Elle a été tour à tour éloquente et spirituelle. L'éminent historien a fait un bel éloge de la famille historique des Ségur. Puis il a rendu un magnifique hommage à l'oeuvre personnelle du nouvel académicien. Voici de quelle aimable façon il l'a complimenté au sujet de ses études sur la société du XVIII^{ème} siècle, et sur les femmes célèbres de cette époque :

“ On dit parfois que les femmes règnent jusque dans les alentours de l'Académie. Sans en être, elles en occupent les avenues ; elles y mènent, dit-on, et leurs suffrages auraient la propriété de devancer et de préparer les nôtres. Essaierai-je de dissiper cette légende ? D'abord, ma contradiction rencontrerait quelque incrédulité, ce qui est le sort de beaucoup de démentis. Et puis j'avouerai franchement, monsieur, que les femmes vous furent propices. Oh ! gardez-vous de prendre ombrage de mes paroles. Celles dont je parle furent de l'avant-dernier siècle ; elles portèrent la jupe à paniers, la poudre, les mouches, et leur recommandation, pour efficace qu'elle soit, nous vient enveloppée de ce parfum discret qui s'exhale des choses d'autrefois”.

M. Vandal passe alors en revue celles qu'il appelle les “marraines” de M. de Ségur. D'abord madame Geoffrin qui eût certainement admis son futur biographe dans son “royaume”, et eût remué ciel et terre pour le faire entrer à l'Académie. “Sollicitations, démarches, visites, elle eût tout employé ; j'en frémis rien que d'y penser”. Dans un autre milieu, madame de Monaco lui eût donné des preuves d'un intérêt fidèle, et la pieuse Louise-Adélaïde de Bourbon-Condé l'eût assisté d'une prière. “Que d'autres, continue M. Vandal, firent valoir votre mérite ! Mme du Deffand vous a servi, et par une faveur singulière, Julie de Lespinasse ne vous a pas compromis. C'est

qu'elles vous doivent le plus précieux service qui puisse donner droit à la reconnaissance féminine: vous les avez rajeunies. Dans la mémoire du monde, elles pâlissaient un peu, à la façon de pastels mourants. Vous leur avez rendu l'éclat et les couleurs de la vie. Qu'importe si vous mêlez à l'éloge délicat que vous en faites quelques malices assurément justifiées et quelques médisances documentées! De nouveau, à propos de vous, on a parlé d'elles, et voilà l'essentiel!"

Pour apprécier le livre magistral de M. de Ségur sur le maréchal de Luxembourg, M. Vandal écrit une belle et forte page d'historien. Elle se termine par quelques lignes d'une émouvante éloquence. L'orateur vient de rappeler cette décoration de drapeaux dont le *Tapissier de Notre-Dame* avait orné les murs de la vieille cathédrale, et que de nouveaux triomphes renouvelait à mesure que, percée de coups dans les combats, elle se déchiquetait et achevait de périr. "On en éloignait les restes, s'écrie-t-il, mais une floraison nouvelle venait remplacer l'ancienne, car Luxembourg était toujours là pour faire récolte de dépouilles ennemies et raviver le merveilleux décor. Aujourd'hui, en notre Paris, d'autres monuments présentent les trophées d'autres guerres. Inestimables débris, drapeaux vaillamment récoltés, le temps les use; malgré les soins pris pour les conserver, quelques-uns s'effritent autour de leur hampe dénudée et tombent en poussière. Qui viendra renouveler la moisson! Hélas! si le progrès des doctrines antimilitaristes et l'audace des sans-patrie continuent à trouver des complices même au sein du Parlement, notre pauvre France attendra peut-être longtemps ce nouveau glorieux."

Outre ces passages de grande allure, le discours de M. Vandal contient aussi beaucoup de jolis traits. Parlant des cartes postales, il les appelle un peu malicieusement "ces cartes de correspondance qui sont un moyen, comme chacun sait, de supprimer la correspondance". Plus loin, mentionnant l'étude du récipiendaire sur le maréchal de Ségur, il jette ce mot en passant: "C'est un bon livre à propos d'un bon ministre, deux choses qui ne se rencontrent pas communément". Il consacre à l'académicien Burigny cette concise épitaphe: "Immortel de son vivant et profondément oublié après sa mort"; et cette

autre à M. Geoffrin, le tranquille époux d'une de ses héroïnes :
"Excellent M. Geoffrin qui après quelques essais de révolte
offrit un modèle de résignation conjugale, et qui mourut un
jour comme il avait vécu, sans que personne s'en aperçût".

Cette réception du 16 janvier a été vraiment une fête de l'esprit pour le Tout-Paris intellectuel.

* * *

Au Canada, durant les quatre dernières semaines, les événements quelque peu notables ont été rares. Notre session fédérale avance lentement. L'opposition semble tourner ses recherches inquisitrices sur l'administration du Nord-Ouest. On a discuté récemment le traité français. Le ministre des finances n'a pas encore prononcé son exposé budgétaire.

Thomas Chapais.

Québec 25 février 1908.

Chronique des Revues

Sommaire.—I. Notes sur l'éducation élémentaire. (*Catholic University Bulletin*). II.—La langue, c'est la race. (*Revue Pédagogique de Paris*). III.—La nouvelle morale. (*Bulletin de la Société d'éducation et d'enseignement*). IV.—Les enquêtes sur la vie. (Article de M. Georges Goyau). V.—Les maladies de l'énergie. (*Le Journal des Débats*). VI.—La crise du socialisme. (*Revue socialiste*). VII.—La richesse de la France et l'affaiblissement des vertus sociales. (Article de la *Pensée Contemporaine*). VIII.—Les Mères. (Article de M. Emile Faguet). IX.—La femme en Orient. (Article du *XXe Siècle*). X.—Le Divorce de M. Paul Bourget. (Article de M. Albert de Mun). XI.—Les amitiés littéraires. (Article de Chanteclair). XII.—La paresse humaine. (Article de M. Michel Zamacoïs).

I. NOTES SUR L'ÉDUCATION ÉLÉMENTAIRE. (*Catholic University Bulletin*, Washington, Oct. 1907). Ces notes de M. T. E. Shields sont fort instructives. Alors que l'on pose et que l'on discute un peu partout, avec souvent plus de zèle que de compétence, la question toujours si vitale de l'instruction à tous ses degrés, il est avantageux au plus haut point de lire cette étude de M. Shields. L'éducation, on le sait, à la bien entendre, comprend aussi l'instruction. Son objet se ramène à trois points distincts : 1° L'acquisition des connaissances. 2° Le développement de l'intelligence. 3° La culture du sens moral.

1° Il faut tendre à instruire l'enfant en ayant égard à son âge, à sa condition sociale et à l'orientation qui convient à sa vie, d'après ce que sa vocation ou l'état qu'il doit embrasser requiert. De plus, le maître se doit souvenir que l'élève a besoin de notions précises, coordonnées et qu'il puisse s'assimiler. Il vaut mieux, et de beaucoup, suivre *activement* un cours primaire que se prêter *passivement* et sans efforts personnels à une audition de leçons très savantes.

2° Pour le développement de l'intelligence, la valeur éducatrice est le fait du maître, de son habileté et de son art à intéresser l'élève. Il n'intéressera utilement que dans la mesure où il procédera avec ordre et en ayant soin d'adapter ses leçons

aux ressources et aux capacités intellectuelles de la masse de ses élèves.

3° En aucune manière le maître ne peut, sans nuire à son oeuvre, négliger la culture du sens moral. Et c'est pourquoi il faut viser à solliciter la coopération active de l'élève, celle de son coeur comme celle de son esprit, ne jamais oublier que les livres par eux-mêmes sont secs et n'apprennent que bien peu de chose s'ils ne parlent qu'à la mémoire. L'enfant est d'instinct observateur. Il faut lui faciliter les observations personnelles autant que possible, et se rappeler toujours que ses connaissances seront d'autant plus solides qu'il les vivra davantage. Parce que la science ne s'acquiert que par persuasion, et qu'on n'est jamais mieux persuadé que par ce que l'on aime, le bon maître tendra constamment à faire aimer les connaissances qu'il propose.

Ce n'est là, on le comprend, qu'un pâle résumé de l'article vraiment utile que nous voulions surtout signaler.

II. LA LANGUE, C'EST LA RACE. (*Revue Pédagogique*, Paris, 15 novembre, 1907). "Le style, c'est l'homme", avait dit Buffon. "La langue, c'est la race", reprend, à peu près dans le même sens, M. A. Vannier. Et faisant précisément appel à ce goût d'observation qui vit dans tout être humain, et auquel nous référerions plus haut, il nous donne une causerie délicieuse sur l'esprit et les moeurs des nations, d'après leur langue. Il s'arrête surtout aux Français, aux Anglais et aux Italiens. Il n'y a pas moyen de ne pas citer. On ne se risque pas à gâter la saveur de si jolies choses.

Un mot bien significatif, bien représentatif des moeurs anglaises est le mot *home*. Il ne désigne pas la maison, mais l'intérieur, l'appartement, non seulement au point de vue matériel, mais au point de vue moral. Le *home*, pour un Anglais, c'est le nid familial, avec tout ce qu'il peut comporter de *comfort* physique et moral. *Comfort, comfortable!* Encore des mots bien anglais, exprimant le goût, le besoin et la possession de toutes les commodités que l'on peut se procurer. Etre *comfortable*: tel est le souhait de tout bon Anglais, et cela éveille l'idée d'une maison bien tenue, d'un mobilier cosu, de tapis abondants, de salles bien chauffées, de sièges capitonnés, que sais-je? de tout ce qui est... *comfortable!* Comparons un peu avec le Fran-

çais et l'italien. Nous n'avons pas d'équivalent pour *home*, il est vrai, sauf peut-être *foyer*, *foyer domestique*, qui ne s'emploie guère que dans le style soutenu et qui évoque une foule d'idées charmantes, remontant à la plus haute antiquité. Mais n'avons-nous pas la locution *chez moi*, *chez nous*, si expressive dans la bouche d'un enfant parlant de la maison paternelle, ou d'un Français qui habite l'étranger? Les Anglais n'ont pas cette jolie préposition *chez*, si claire, si intime, et notre *chez nous* peut rivaliser avec leur *home*. Seulement, le nôtre est plus fermé, et, par conséquent, moins connu. L'hospitalité anglaise est très large, très cordiale; la nôtre est plus réservée, plus chiche peut-être; de sorte qu'on nous juge souvent, à l'extérieur, sur nos comédies et nos romans, si fréquemment immoraux, et nous saisissons avec empressement cette occasion de protester une fois de plus contre le tort immense que nous font, à ce point de vue, une foule d'écrivains français.

L'italien n'a ni *home*, ni *chez nous*; il dit simplement *a casa*, c'est-à-dire *à la maison*. Influence du climat! La vie se passe, le plus souvent, à l'extérieur, comme dans la cité antique; le citoyen d'Athènes ou de Rome employait son temps hors de la maison, sur la place publique, au gymnase, etc. On n'était chez soi que pour dormir; encore dormait-on souvent en plein air, sur la terrasse ou dans la cour; c'est ce qui explique l'étroitesse des maisons grecques et romaines, même avec le grand nombre d'esclaves qui y étaient logés. Comparées aux maisons anglaises, celles de Pompéi ont l'air de bijoux d'étagères. Quant à *comfort* et à *confortable*, nous les avons pris aux Anglais, mais sans avoir réalisé tout ce qu'ils expriment. *Repris* serait peut-être plus exact, car le moyen âge employait *confort* au sens moral (voir *Ballade* de Charles d'Orléans), et nous avons gardé *réconforter*. D'ailleurs, n'avons-nous pas aussi *bien-être*, qui traduit la même idée que *comfort*, mais avec des nuances qui nous révèlent la différence des deux peuples? Le *comfort* n'est que l'instrument du bien-être. Le bien-être est tout entier dans celui qui en jouit. Un Français, un Italien, peuvent être heureux sans *comfort*: un Anglais non, parce que, pour lui, le bonheur se compose de ces mille petites commodités que l'on trouve surtout en Angleterre. "*Comfort*, dit F. Sarcey, est le mot d'un peuple égoïste qui a mis son bonheur dans la satisfaction de ses appétits et de ses besoins physiques. *Bien-être* est le terme français par excellence: gardons-le pieusement." La langue italienne, elle, n'a ni *comfort* ni *bien-être*, quoiqu'on y trouve parfois l'équivalent de ce dernier terme; elle emploie un mot vague, correspondant à *commode*, et l'on n'en est pas surpris quand on sait que le *comfort* est plutôt rare en Italie, et qu'on s'en passe très bien, du reste; car, comme dit Bourget (*Sensations d'Italie*), il se peut que les cheminées fument, que les tapis, du feutre le moins tramé, n'aillent pas jusqu'au bout du carreau, que les fenêtres ne joignent pas toujours. Mais si le ciel est redevenu beau, que nous importe? Qu'importe au lazzarone, en effet, s'il est pauvre? Sa misère est une misère qui n'a pas froid.

III. LA NOUVELLE MORALE. (*Bulletin de la Société générale*)

d'éducation et d'enseignement, Paris, 15 nov. 1907.) Si intéressantes et si fondées qu'elles soient, les observations de M. Vannier sont de leur nature un peu superficielles, voici une étude de M. L. Lescueur qui va bien autrement au fond du grand problème social qui passionne toujours les chercheurs. Une fois Dieu éliminé du monde, ainsi que le veulent les tenants de la morale laïque, comment faire pour trouver une base à la morale nouvelle? Les écrivains libre-penseurs n'ont pas fini d'inventer des systèmes. M. Lescueur prend à partie M. Payat, recteur de Chambéry, qui vient de publier un nouveau *Cours de morale*. D'après M. Payat, la morale est d'invention humaine. Elle est née le jour où les hommes, fatigués de lutter les uns contre les autres, se sont donnés à la *coopération*. C'est un fait que d'ailleurs il ne démontre pas, mais c'est un fait. En conséquence, la morale est tout utilitaire, son dernier mot, c'est la solidarité. Tout se résume, explique le recteur de Chambéry, à cette affirmation: "Nous devons aimer et respecter la vie, vivre notre vie d'homme, c'est-à-dire notre vie consciente, en lui donnant l'intensité, l'étendue et la profondeur qu'elle peut atteindre". Avouons que ce n'est pas très clair ni bien persuasif!

Ce qui est clair, argumente M. Lescueur, c'est que pour M. Payat, l'unique fin de l'homme c'est le bonheur d'ici-bas. Tous les hommes y ont un droit égal. Mais, dites-vous, peut-être, on ne voit guère en ce monde la vertu récompensée, et l'on voit aussi trop souvent le triomphe du vice? M. Payat a répondu d'avance que le vertueux trouve son bonheur dans la vertu, et le vicieux son malheur dans le vice. Avec une sanction éternelle pour rétablir l'ordre et l'équilibre, on comprendrait; mais sans cela? Allez persuader les jeunes générations, formées loin des pensées de Dieu et de son ciel! Elles vous répondent avec les bombes, les balles et les couteaux!

IV. LES ENQUETES SUR LA VIE. (*Article de M. Georges Goyau, Le Gaulois*, Paris, 11 février 1908). C'est étonnant, depuis quelques années, et même depuis toujours, comme on s'occupe de scruter la *Vie*. La religion a une réponse bien nette, que les chrétiens connaissent. La vie c'est un passage, soit! Mais

encore, au point de vue humain pourquoi *passons-nous*, et comment devons-nous *passer*? Rien que les titres de quelques livres fameux établissent que le désir de savoir est toujours inassouvi. C'est M. Edouard Rod, qui, se mettant aux écoutes de l'âme moderne, se demande le *Sens de la Vie*; c'est M. Ollé-Laprune, qui enseigne, en penseur chrétien, le *Prix de la vie*; c'est M. Henry Bordeaux qui tenta de nous apprendre à ne pas avoir la *Peur de la Vie*; c'est M. l'abbé Vignot, qui voulut vaincre les égoïsmes en proposant la *Vie pour les autres* et guida ses lecteurs vers la *Vie meilleure*; c'est un philosophe anglais, Mallock, qui demanda *La vie vaut-elle la peine de vivre*; c'est M. Roosevelt qui se fit le prédicateur de la *Vie intense*; c'est M. Georges Maze-Sencier, dont M. Goyau raconte les travaux, qui, après *Les Vies closes*, vient de donner *Les Vies nécessaires*. "J'aime ce livre, écrit M. Goyau, où l'on nous parle, enfin, d'une joie de vivre accessible aux malheureux, d'une joie de vivre que, tout de suite ils connaîtront, s'ils savent assigner à leur obscurité et à leur souffrance un but supérieur de rédemption. C'est un encouragement pour les infiniment petits, qui sont foule; et quel est l'homme d'ailleurs, à quelque faite qu'il soit hissé, qui n'ait pas senti, à certaines heures, qu'il n'est lui-même qu'un infiniment petit?" Et je pensais, en lisant les réflexions profondes de M. Goyau sur le besoin de croire sa vie *nécessaire* afin de la rendre *utile*, étant donné le but final auquel nous tendons tous, à un livre que l'on lisait au Collège, de mon temps, en lecture spirituelle, la *Vie n'est pas la vie...*

V. LES MALADIES DE L'ENERGIE. (*Le Journal des Débats*. Paris, 17 janvier 1908). Dans cette pauvre *vie*, on souffre en effet de bien des façons. Rien de plus intéressant, par exemple, que certain article sur *Les maladies de l'énergie*, que publiait récemment, dans le *Journal des Débats*, M. Michel Méry, à propos d'un livre qui porte ce titre, et qui est de M. le Dr A. Deschamps. Le docteur distingue dans l'homme la machine musculaire et la machine nerveuse, celle-ci dans celle-là. Si l'ensemble fonctionne mal, cela peut dépendre de l'un ou de l'autre mécanisme. Ceux qui souffrent d'un désordre purement nerveux sont des neurasthéniques, les autres sont des asthéniques.

ques. Qui manque de force—ou d'énergie—est asthénique; mais cela peut être par un vice de la machine-corps ou de la machine-nerfs. Il n'est pas indifférent de le savoir, quand il s'agit du traitement. Le Dr Deschamps a lui-même souffert de cette maladie; de là ses études passionnées qui lui ont permis, après s'être guéri lui-même, de mieux soulager les misères des neurasthéniques.

“Ces malades, écrit le collaborateur du *Journal des Débats*, ne réclament pas tous le même traitement, ni, ce qui est plus grave, un traitement qui reste toujours le même pour chacun d'eux. Variables d'un jour à l'autre, ils ont besoin d'un régime qui varie comme eux. Voilà ce que sentaient tant de malades impuissants à convaincre leur médecin. M. A. Deschamps, pour représenter leurs états successifs, prend l'image d'un réservoir qu'une source emplit sans cesse et qui normalement déborde de temps à autre par-dessus son barrage. L'onde, c'est l'énergie mécanique puisée aux aliments, puis emmagasinée dans les cellules pour y rester disponible. Après une dépense de forces, on n'a le pouvoir d'agir qu'une fois le niveau rétabli tout à ras du barrage: cela se fait plus ou moins vite, et ceux chez qui la source coule à peine en mince filet forment une première catégorie d'asthéniques, victimes d'une insuffisance de courant. Chez d'autres, un surmenage a momentanément vidé le réservoir jusqu'au fond: ce sont les asthéniques par épuisement. Il existe enfin des asthéniques par inhibition, chez qui des obstacles surélevant le barrage ou s'opposent à la décharge de l'énergie dans une direction déterminée.”

En tout cela, évidemment, la volonté du patient joue un grand rôle. Le Dr Deschamps se propose de traiter dans un autre volume, déjà du reste en préparation, les côtés mentaux, éducatifs et moraux de la question. Après l'emploi limité des médicaments et l'appel à une prudente hygiène, il prescrit la vertu, le dernier mot de sa science est: “Faites le bien”. “C'est un attrait de plus, termine M. Méry, à ajouter à la consolation que trouvent dans la pratique du bien les âmes d'élite. Il n'est pas indifférent de le voir indiquer par un savant, qui travaille sur les données purement matérielles de l'énergétique”.

VI. LA CRISE DU SOCIALISME EN FRANCE. (*Revue socialiste*, Paris, déc. 1907). N'est-ce pas d'un manque d'énergie également—ou d'un excès, comme dans la comparaison du réservoir—que souffre la société contemporaine, en mal de socialis-

me. Si, elle aussi, elle pratiquait le *bien!* Mais ses propres excès ont conduit, paraît-il, le socialisme français à une crise qui retarde le recrutement. M. Louis Oustry en étudie les causes dans la *Revue socialiste* de décembre. L'une des causes de l'échec du socialisme actuel, explique-t-il, réside dans ses appels à la violence et à la révolte. Ce qui du reste, étant du pur marxisme, est d'importation allemande. "Il est temps, répète-t-il après M. Jaurès, de quitter cette doctrine autoritaire, apeurante et décevante, pour revenir à une saine doctrine, plus conforme à la tradition, aux tendances françaises". Ce qui nous intéresse surtout, de loin, c'est de savoir que, de l'aveu de ses propres coryphées, le socialisme est malade. Ah! s'il pouvait mourir! En France surtout, il a déjà fait tant de mal.

VII. LA RICHESSE DE LA FRANCE ET L'AFFAIBLISSEMENT DES VERTUS SOCIALES. (Article de la *Pensée contemporaine*, déc. 1907).—Car, si riche qu'elle soit, la France est malade au point de vue social. L'article de la *Pensée contemporaine*, que nous signalons, est fort explicite sur ce point. La crise financière et industrielle qui a sévi aux Etats-Unis et qui a eu son contre-coup sur toutes les places de l'Europe, n'a pas ébranlé, c'est vrai, celle de Paris, qui a même raffermi les autres. Mais, continue-t-il, notre budget n'en est pas mieux équilibré, à cause de la mauvaise gestion de nos finances. Et, ce qui est plus triste, cette richesse passagère s'explique par le défaut de natalité. Les milliards que la France prête au monde représentent les économies les plus ruineuses pour l'avenir. L'Allemagne a, chaque année, un excédent de 800,000 naissances. C'est, au bout de douze ans, une jeune population de 7 à 8 millions qui est à la charge de la nation et coûte deux milliards. Mais c'est un magnifique placement pour l'avenir. Or, c'est ce capital, pris sur sa propre chair et sur son propre sang, que la France prête au reste du monde.

Cette richesse d'ailleurs, toujours d'après l'article de la *Pensée contemporaine*, est compatible avec l'affaiblissement des vertus sociales, et le provoque autant qu'elle en résulte. L'internationalisme et l'antimilitarisme sont les pires des maladies sociales. Et, après avoir montré jusqu'à quel point la

France souffre de ces maux, l'auteur finit par un appel aux honnêtes gens contre le pouvoir aveugle qui ruine le pays en ruinant sa foi.

VIII. LES MÈRES. (Article de M. Emile Faguet, dans *Le Gaulois*, 10 février 1908).—Est-ce à dire qu'il faille désespérer complètement, comme on serait tenté de le faire à la suite de plusieurs de ces articles? Nous ne le croyons pas. C'est surtout une crise. Le réservoir est plein, il déborde. Mais il y a encore, en France comme ailleurs, et plus qu'ailleurs, des énergies magnifiques qui ne demandent qu'à être sollicitées. M. Emile Faguet, parlant admirablement des *Mères*, en signalait une, l'autre jour, vraiment belle, et forte aussi, et féconde: l'énergie qui vit au fond de tout amour maternel.

"J'ai connu une mère, raconte-t-il, qui a excellemment élevé son fils à force d'avoir été élevée par lui." (Il faut savoir que M. Faguet aime beaucoup les paradoxes). "Elle était douce et très timide. Elle aurait désiré que son fils eût une carrière très pacifique, et si elle n'était pas tout à fait sûre de souhaiter qu'il fût notaire, c'est qu'il existe des études d'avoué. Le petit garçon était éminemment belliqueux. Tant qu'il n'y eut que ceci qui l'aimait à commander à des soldats de bois, elle ne s'en inquiéta pas autrement et continuait à rêver de panonceaux. Mais quand devenu à peu près grand, le petit garçon se montra parfaitement décidé à entrer à l'Ecole militaire, elle fut d'abord désolée, puis mélancolique, puis résignée; puis, peu à peu, elle devint fière, et c'est elle qui soutint le fils contre le père, qui était resté aussi pacifique qu'elle l'avait été. Était-ce atavisme latent chez la mère, et que la vocation du fils avait peu à peu réveillé? Je ne crois pas; c'était contagion. Si l'on avait—je le souhaite aux dames—des miroirs où l'on se vît plus beau qu'on est, on deviendrait plus beau à se regarder souvent. Cette mère s'était regardée dans son fils comme dans une glace. Elle avait dit d'abord: "Je ris de me voir si fière en ce miroir", et peu à peu elle était devenue plus fière, en effet. Oh! le miroir suggestif que les yeux d'un fils!"

IX. LA FEMME EN ORIENT. (Article de M. Neuray, dans le *XXe Siècle*, au cours de janvier 1908). Mais si les mères sont capables de renouveler l'énergie de leurs fils, et par conséquent de leur race, c'est à la condition que la femme soit traitée comme elle doit l'être par celui dont elle est la compagne et non l'esclave. Un journaliste du *XXe Siècle*, H. Neuray, qu'

vient de passer quelques semaines en Egypte, parle à ses lecteurs du rôle de l'Islam.

"La race égyptienne, dit-il, est une des plus belles races du monde. La race arabe aussi. Force, vigueur, beauté, courage, probité, rien ne leur manque, et pourtant leur déchéance est sans remède. C'est que l'Islam a condamné ces races à la sensualité et au fatalisme..."

"Comment voulez-vous que les jeunes gens d'ici aient le respect de la femme, me disait, en me racontant, à charge d'adolescents bien nés, des faits de basse et crapuleuse débauche, un de mes amis du Caire, quand ils ont vu leur mère, dans la maison paternelle, tenir le rang d'une servante, tout au plus d'une intendante?..."

Pour le musulman, la mère, la soeur, l'épouse, au sens occidental du mot, n'existent pas. Ce charme et cette douceur lui sont totalement inconnus. La femme est la femme, rien de plus. L'amour, la vie à deux, le compagnonnage, pour toute l'existence, de l'esprit et du coeur: l'idée que nous nous faisons de ces grandes choses, trouve son cerveau réfractaire. La chasteté, la domination de l'instinct dans un but supérieur, évidente racine de la fleur de notre civilisation: ces mots n'ont pas de sens pour lui. Les musulmans, à ce point de vue, sont des brutes: il n'y a pas d'autre mot. De leur décrépitude précoce et des maladies qui les rongent, on ne pourrait rien dire sans froisser le lecteur."

X. LE DIVORCE de M. Paul Bourget. (Article de M. de Mun dans le *Gaulois*, janvier 1908).—Et pourtant, qu'ils le veulent explicitement ou non, c'est vers cet idéal de *brutes* que tendent, en nos pays, les partisans du divorce. La prétendue émancipation de la femme ne peut aboutir qu'à sa déchéance. M. Paul Bourget l'a fortement montré dans ce beau livre le *Divorce*, qu'il vient de porter à la scène. Beaucoup au Canada ont lu le *Divorce*, ne serait-ce que pour se donner du ton. Il convient d'approfondir le sens vrai de la thèse qui s'y débat. C'est ce que fait M. de Mun dans son article au *Gaulois*.

"Il y a, écrit-il, dans la pièce de Paul Bourget, un personnage dont l'histoire m'intéresse singulièrement. C'est Lucien, le jeune homme en qui s'incarne l'épreuve douloureuse où sombrent tous ces malheureux, victimes de l'antisociale liberté. Le mari de sa mère, l'homme de science et de travail, sûr de lui et de la doctrine qu'il a tirée de ses livres, a cru qu'on faconnait les âmes comme on résout une équation, sans compter avec leur nature, avec leurs aspirations intimes, avec les forces traditionnelles qui déterminent leurs mouvements; il a cru que la loi civile suffisait à gouverner les consciences et à régler les passions, sans appeler à son aide la puissance

des lois éternelles; il a cru qu'elle pourrait assurer aux principes nouveaux le respect et la perpétuité qui s'attachaient aux principes anciens. Cet homme, c'est le législateur d'il y a cent ans, celui qui revit sous nos yeux avec l'orgueilleuse et fragile conception de la morale indépendante. Lucien, c'est l'enfant du vingtième siècle; ses maîtres lui ont enseigné que la famille ne repose que sur les conventions humaines, que le mariage n'est qu'un contrat qui se peut rompre au gré des contractants, une association temporaire que suffit à dissoudre la volonté individuelle, emportée par le désir du bonheur, ou vaincue par la lassitude du malheur: et le voilà, saisi par la passion, qui court à la conclusion logique, rejetant, des leçons de sa jeunesse, toutes les distinctions légales, pour n'en retenir qu'une idée, le droit à la jouissance.

L'individu supérieur à la société, le droit individuel supérieur au bien social, tout nous ramène donc à cette idée fondamentale. C'est elle qu'affirme Lucien quand il repousse avec colère le foyer artificiel, pour courir à l'union libre; c'est elle que proclame Berthe Planat quand elle revendique sa part de bonheur; c'est elle que condamne en pleurant Gabrielle, quand elle exhale sa plainte et son repentir: "J'ai été plus amoureuse que mère."

Il faut revenir à Bonald: "Tous les motifs contre le divorce, écrit-il au chapitre VI du livre second de la *Législation primitive*, peuvent se réduire à cette raison: "Le divorce suppose des individus, et, le mariage fait, il n'y en a plus. *Et erunt duo in carne una*." La pièce de Paul Bourget est le développement magnifique de cette pensée. C'est par là qu'elle est une oeuvre sociale profonde et vigoureuse, une oeuvre, aussi, éminemment opportune. La société française se désagrège, parce qu'en cessant d'être chrétienne, elle perd le ciment qui en unissait fortement toutes les parties. Mais l'âme populaire vit dans ce corps malade. Le peuple est comme Lucien, partagé entre la tradition qui le reprend au lit du père mourant, et la passion qui le rejette à l'amour libre. Il faut parler à son coeur."

XI. LES AMITIÉS LITTÉRAIRES. (A propos de *Charles Nodier et le groupe romantique*, article de *Chanteclair au Gaulois*, décembre 1907).—De cet article nous ne voulons que citer certain passage sur les *amitiés littéraires*, qui est bien sans doute un peu une charge, mais ne manque pas d'être piquant. Le fait est certain qu'il y a toujours un reste d'orgueil qui vit en nous, mais je ne crois pas qu'il faille outrer les choses. Chanteclair tente d'expliquer pourquoi, après tant de protestations d'amitiés, les hommes du *groupe romantique* en étaient venus pour la plupart à se détester, et il écrit:

"Tous ces grands hommes, ou tous ces hommes célèbres, pour s'entre-détester avec cet acharnement, après s'être aimés ou avoir cru s'aimer avec

cette folie, avaient-ils donc commis, les uns contre les autres, quelques-uns de ces crimes inexpiables que rien ne peut faire oublier? Non, ils n'avaient dû en commettre aucun. Ils étaient même, pour la plupart, des hommes bien élevés et ne devaient jamais avoir usé, les uns vis-à-vis des autres, de ces procédés un peu grossiers devant lesquels ne recule plus la mauvaise éducation d'aujourd'hui. Mais ils étaient des littérateurs, des artistes, des poètes, et la vérité est que les amitiés littéraires sont presque toujours forcément des mensonges. L'élément indispensable, en amitié, est un certain oubli de soi. Or, de toutes les choses impossibles au littérateur, et surtout au poète, l'oubli de soi est précisément la plus impossible. Il a souvent, en effet, un ami ou des amis, qu'il semble toujours aimer avec on ne sait quoi de violent et de lyrique, mais ce qu'il aime en eux, c'est uniquement et exclusivement leur admiration pour lui, c'est-à-dire lui-même, encore lui-même, et toujours lui-même! Qu'il en ait conscience ou non, il ne les aime ainsi, en réalité, que comme des miroirs flatteurs. Le jour où, par le fait du plus léger accident, du plus insensible et du plus inappréciable, le miroir ne le flatte plus aussi délicieusement, ce miroir n'est plus qu'un traître et un infâme, bon à briser en mille morceaux. Et on le brise en un tour de main. L'exécution n'est pas longue!"

XII. LA PARESSE HUMAINE. (Article de *M. Michel Zamacoïs*).—C'est encore une charge, mais elle porte également à réfléchir. Du reste, elle est gaie et amusante. Voulant épiloguer sur ce fait qu'on travaille à Paris à dresser des chiens à la surveillance des musées—que les apaches ne respectent pas, *M. Zamacoïs* établit d'abord que l'homme est né paresseux et qu'il tâche sans cesse à se faire remplacer! On pourrait citer les mêmes faits pour démontrer que l'homme est ingénieux, qu'il domine les créatures, qu'il est bien leur roi? Oui, mais ce ne serait peut-être pas aussi spirituel ni aussi gai!

"L'homme est né paresseux, c'est un fait indéniable. Il est fort probable que s'il était resté dans le paradis terrestre, où il n'avait à s'occuper ni de sa garde-robe ni de son garde-manger, il aurait passé son temps à dormir sur l'herbe, à l'ombre d'un arbre. C'est la nécessité où il s'est trouvé de se procurer toutes les choses indispensables à son existence qui l'a forcé à travailler. Mais, soyez tranquille! Il ne s'est résigné à cette dure extrémité qu'à contre-cœur, et la meilleure preuve c'est que depuis toujours l'homme n'a pensé qu'à faire travailler à sa place quelqu'un ou quelque chose. A sa place, il a successivement fait travailler des bêtes, des esclaves, sa femme—comme font encore les Arabes—ou bien les forces de la nature: l'eau, le vent, la vapeur et l'électricité. C'est étonnant ce que la paresse a aiguisé l'imagination de l'homme! C'est évidemment pour ne pas tourner la meule qu'il

a inventé le moulin à eau ou le moulin à vent. C'est pour éviter de ramer ou de marcher qu'il a imaginé le bateau à vapeur et le chemin de fer. Quant aux conséquences de la découverte et des applications de l'électricité, elles sont bien simples: c'est à brève échéance l'humanité tout entière regardant, les bras croisés, tourner des volants, osciller des balanciers et tourner des turbines! Un jour viendra, qui n'est probablement pas éloigné, où le travail de l'ouvrier consistera à s'asseoir sur un tabouret et à regarder se démenner une mécanique, laquelle se nettoiera, se graissera, se huilera et se réparera automatiquement. Ce jour-là, tout le monde sera surveillant, inspecteur ou contrôleur. Et comme il suffira d'un seul homme pour surveiller, inspecter ou contrôler je ne sais combien de machines, chacun n'aura qu'une petite garde de rien du tout à monter une fois tous les six mois ou tous les ans. Le reste du temps, ce sera dimanche!"

Elie Auclair.

Notes Bibliographiques

A L'ECOLE DU VRAI, DU BEAU, DU DIVIN, esquisses et croquis, par l'abbé Abel Gaveau, un volume, in-16, 3 frs. 50. Librairie Académique, Perrin et Cie, éditeurs, 35, Quai des Grands Augustins, Paris.

Ce petit volume est écrit avec une plume gracieuse et alerte. Un souffle qui semble bien celui du Vrai, du Beau, du Divin l'anime d'un bout à l'autre, et lui donne beaucoup de vie. La variété des tableaux qu'il contient en fait une sorte d'album dont on ne peut détacher les yeux avant de l'avoir tout vu. Ce qu'on y trouve sous une forme littéraire et artistique est marqué au coin d'une grande délicatesse, et d'une parfaite orthodoxie.

La femme chrétienne, la jeune fille ne l'ouvrira pas sans éprouver aussitôt une joie intime en y voyant reflétées les meilleures pensées de son âme. Aux jeunes hommes ces pages exquisées procureront une saine et délicieuse récréation pour leur esprit, un repos pour leur coeur, un aliment savoureux pour leur foi. Tous d'ailleurs le liront avec profit.

* * *

L'EGLISE CONNUE, L'EGLISE VENGEÉE. Conférences aux hommes, données en 1906-1907, par le chanoine Th. Delmont, docteur ès-lettres, professeur aux Facultés catholiques de Lyon. In-12 (VI—244 pages), 2 fr. 50. P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris (6e).

Les journaux impies et sectaires mènent contre l'Eglise une campagne de dénigrement odieux qui atteint, ébranle parfois les catholiques. Il importe donc de leur montrer clairement *ce qu'est l'Eglise* et ce que valent les calomnies lancées contre elle.

C'est le double objet de ces Conférences de Monsieur Delmont, qui ont obtenu auprès des hommes le plus vif succès. Elles font connaître le Corps et l'Ame de l'Eglise, ses caractères sacrés: Unité et Sainteté, Catholicité et Apostolicité; l'Autorité, la Vie, la Divinité de l'Eglise, vraie mère de la Liberté, de l'Egalité, de la Fraternité.

Après *l'Eglise connue*, *l'Eglise vengée*: vengée de ceux qui parlent de ses prétendus fonctionnaires de l'Etranger, vengée de ceux qui attaquent sa hiérarchie; vengée de l'accusation de tyrannie, de "religion d'argent"; vengée des sophismes qui la disent contraire au progrès moral et social; au progrès intellectuel et artistique; vengée enfin des reproches tirés de l'Inquisition, de Jeanne d'Arc, "brûlée par les prêtres", et de la Saint-Barthélemy.

* * *

LE ROUET D'IVOIRE, enfances lorraines, par Emile Moselly. Un volume in-16. Prix: 3 francs. Librairie Plon-Nourrit et Cie., 8, rue Garancière, Paris. (6e).

Pour faire suite aux deux volumes où l'auteur de *Jean des Brebis*, le lau-

réat du Prix Goncourt, évoqua de si exquise façon le douceur et la mélancolie sauvage de la terre lorraine, voici une série de scènes qui font revivre les impressions, les coutumes et les traditions du pays, dont jamais on ne se déracine complètement.

Sur ce rouet du passé, comme dit Emile Moselly en une jolie introduction, se dévide le fil brillant de sa jeunesse. Menus événements, premières visions enfantines, esquissées en quelques traits, ces scènes racontent, avec une touchante sincérité, l'éclosion d'une âme, parmi les arbres, et les eaux vives, et les murs croulants d'un vieux village lorrain.

* * *

TRAITE DE SOCIOLOGIE, d'après les principes de la théologie catholique. I.—Régime de la Propriété, par L. Garriguet, supérieur du Grand Séminaire d'Avignon. 1 vol. Prix: 3 fr. 50 (franco: 4 francs).

Quelqu'extraordinaire que cela puisse paraître à quiconque réfléchit un peu, relativement nombreux sont, même parmi les catholiques — lorsqu'ils appartiennent à l'école libérale. — ceux qui soutiennent que les problèmes économiques et sociaux ont un caractère absolument amoral et relèvent *uniquement* de la science; que, pour les étudier et les résoudre, on n'a à se préoccuper ni des données religieuses, ni des principes moraux; qu'on peut donc, en les abordant, déposer toute préoccupation théologique et les traiter avec une absolue indépendance d'esprit.

C'est là incontestablement une erreur. L'objet de la théologie morale s'étend à tout ce qui concerne la régulière conduite de la vie, l'observation des lois divines et humaines, le respect de ce qui est droit, juste, honnête et bon; dans ces conditions, est-il sérieux de dire qu'elle n'a rien à voir dans les problèmes sociaux et que ceux-ci relèvent uniquement de la science.

L'Eglise a un admirable corps de doctrine sociale dont elle a puisé les principes dans les enseignements et dans les exemples de Celui qui n'a cessé de répéter aux hommes: "Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés." C'est cette doctrine si élevée, si supérieure à toutes les autres conceptions que l'on essaye de mettre en lumière dans ce nouveau *Traité de Sociologie*.

Les problèmes sociaux qui s'agitent autour de nous peuvent se ramener tous à une des deux grandes questions suivantes: la question de la *Propriété* et la question du *Travail*. De là, la division de l'ouvrage en deux parties. La première que nous présentons aujourd'hui au public, constitue un traité complet de la *Propriété*.

* * *

SAINT ATHANASE, par F. Cavallera, docteur ès-lettres. 1 vol. in-16 de la collection *La Pensée chrétienne*. Prix: 3 frs 50; franco, 4 francs. Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris (6e).

Il est inutile de rappeler quel grand rôle a joué saint Athanase dans les controverses dogmatiques du IV^e siècle. Nul n'a apporté à la défense du dogme trinitaire et de la divinité de Jésus-Christ un talent plus convaincu et plus persuasif, nul n'a écrit des pages plus élevées sur la doctrine du salut par l'Incarnation et la Rédemption. M. Cavallera a recueilli les plus beaux passages du docteur alexandrin sur ce double sujet. Une troisième partie fait connaître, dans la mesure où le permettent les documents, l'exégèse, la doctrine ascétique et la théologie pastorale de saint Athanase. Ce volume, précédé d'une introduction où sont discutées les opinions les plus récentes sur le rôle doctrinal de l'évêque d'Alexandrie, n'a point seulement un intérêt historique. Les lecteurs sérieux goûteront le charme de cette parole lumineuse, si sobre et si précise dans l'exposé des mystères, et dont la

simplicité éloquente offre le plus vif contraste avec les subtilités des hétérodoxes que saint Athanase eut à réfuter.

* * *

LUTHER ET LE LUTHERANISME, par L. Cristiani, docteur en théologie, professeur au Grand Séminaire de Moulins. Préface par Mgr A. Baudrillard, Recteur de l'Institut catholique de Paris. 1 vol. grand in-16. Prix: 3 fr. 50; franco, 4 frs. Librairie Bloud et Cie, 4 rue Madame, Paris (6e).

L'apparition de l'ouvrage du célèbre P. Denifle, dominicain, docteur honoraire de l'Université de Cambridge, sur *Luther et le Luthéranisme* (Luther und Lutherthum), fut, il y a quelques années, un véritable événement littéraire en Allemagne, où il suscita un intérêt puissant et des polémiques passionnées.

Les lecteurs français aimeront sans doute à trouver, dans le travail de M. Cristiani, les principales conclusions du savant historien, et à connaître ainsi d'une manière plus précise et plus "objective" les véritables origines du Luthéranisme. Après avoir présenté dans un tableau rapide les signes précurseurs de la Réforme, l'auteur du présent livre examine dans une série d'études fortement documentées: *La Genèse et la doctrine de Luther, les Variations de Luther sur l'Utilité des bonnes oeuvres, la Grossièreté du langage de Luther, la Question de sincérité chez Luther, l'Etat d'âme de Luther après 1517, Luther et le démon, le Mariage et la Virginité, l'Eglise et l'Etat dans la doctrine de Luther, Luther et le Miracle, enfin l'Expérience religieuse au sein du Luthéranisme.*

* * *

CONFERENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS.—Carême 1908, par le Chanoine E. Janvier.—Exposition de la morale catholique.—Sixième année.—VI. Le vice et le péché.—II. Leurs effets, leurs formes, leurs remèdes.

CONFERENCES DU DIMANCHE.—Première Conférence. Les ravages du péché dans l'ordre de la vie physique.—Deuxième Conférence. Les ravages du péché dans l'ordre naturel de la vie morale.—Troisième Conférence. Les ravages du péché dans l'ordre de la vie sociale.—Quatrième Conférence. Les ravages du péché dans l'ordre de la vie surnaturelle.—Cinquième Conférence. Les ravages du péché dans l'ordre de la vie éternelle: L'éternité de l'enfer.—Sixième Conférence. Les ravages du péché dans l'ordre de la vie éternelle: Les peines de l'enfer.

RETRAITE PASCALE.—Première Instruction: Lundi Saint.—Le péché mortel et le péché véniel.—Deuxième Instruction: Mardi Saint.—Les péchés de la chair et les péchés de l'esprit.—Troisième Instruction: Mercredi Saint.—Les péchés du coeur, des lèvres, des actes.—Quatrième Instruction: Jeudi Saint.—Le remède au péché: La Confession.—Cinquième Instruction: Vendredi Saint.—L'expiation du péché: La passion de N.S. Jésus-Christ.—Dimanche de Pâques.—Allocation à la Communion générale des hommes.—La réparation des ruines accumulées par le péché: La Sainte Communion.

ABONNEMENTS.—France: Les six fascicules et la Retraite pascale, 2 francs. Etranger (U. P.) Les deux fascicules et la Retraite pascale, 2 francs 25 centimes.

Les Conférences de Notre-Dame de Paris offrent cette année un attrait particulier: le Chanoine Janvier traite, en effet, avec la hauteur de vue et l'autorité que tous aiment à lui reconnaître, un sujet intéressant: "Le Vice et le Péché, leurs effets, leurs formes, leurs remèdes". La simple énumération des points traités dans les Conférences du Dimanche et les allocutions de la Retraite Pascale ne manquera pas de fixer l'attention.